

CORRESPONDANCE

de saint Michel Garicoïts

(deuxième période 1834-1847)

ERE DE FONDATION

Dans cette partie de la *Correspondance*, saint Michel Garicoïts, toujours dans l'attente que « *des gens de bonne volonté viennent partager sa solitude*¹ » aborde les tâches de la fondation d'une société religieuse avec les sentiments d'un fondateur d'ordre.

Avec intelligence, il veille au recrutement des membres. Un candidat s'offre-t-il ? Il le guide : « *Si Dieu vous appelle à l'œuvre... il ne faudra pas manquer à son invitation*² ». Si le concours d'un autre est différé par l'autorité diocésaine, il prie afin que « *cet ami ne s'affadisse pas et que les desseins de Dieu s'accomplissent enfin !*³ » Il plaide aussi auprès de son évêque l'admission d'un postulant inespéré⁴. A un novice, maladif et surtout inconstant, il trace son devoir : « *Dieu vous veut dans notre petite Société.* »

On le retrouve dans sa tâche quotidienne, acceptant une mission⁵, assurant une place à des étudiants⁶ et dirigeant la restauration du Calvaire de Bétharram⁷. Et parfois les pages sont assombries par les soucis et les peines qui l'assaillent : la mort de sa mère⁸, la situation de l'Ecole Notre-Dame au lendemain du crime d'Eliçabide⁹, et l'organisation des Frères¹⁰.

Parmi ces lettres, il n'en est guère que ne soulève l'esprit qui anime le fondateur de la *Société du Sacré-Cœur* et qu'il insuffle à ses disciples. C'est « *l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ*¹¹ », celui qui le porte à faire la volonté de Dieu en disant : « *Me voici !*¹² », à « *se soumettre aux desseins cachés de la Providence*¹³ », à « *accepter toutes les croix*¹⁴ ». Dès qu'il règne, la vie religieuse, utilisant les meilleurs maîtres, tel saint Basile¹⁵, offre un merveilleux spectacle¹⁶ et une garantie de prédestination¹⁷.

10. - A un ancien élève du Grand Séminaire de Bétharram

Autographe de Bétharram, quatre pages, grand format, la dernière est restée blanche ; publié par BOURDENNE, *Vie et Lettres du R. P. Michel Garicoïts*, Pau, 1878, p. 302, à partir du 5^e paragraphe : *Maintenant trouvez bon...* et *La Vie et l'œuvre du Vénérable Michel Garicoïts*, Paris, 1918, p. 477.

Bétharram, le 14 janvier 1834.

Mon cher Ami,

Il y a déjà assez longtemps que j'ai reçu la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. J'ai été fort sensible à cette marque de votre amitié, et vous pouvez être persuadé que j'apprendrai toujours avec le plus vif intérêt tout ce qui vous concerne. Si j'ai tant tardé à vous répondre, ce n'est pas par oubli; je pense très souvent à vous. Comment oublier un jeune homme que j'ai toujours chéri et que je ne cesserai jamais de chérir? Les embarras d'un nouveau genre de vie¹⁸ et les obligations accablantes du jubilé, que nous avons terminé avant hier¹⁹, ont été la cause de ce retard.

On a jugé à propos de faire de moi un être qui n'a pas encore de nom, à moins qu'on ne m'appelle gardien de l'ex-séminaire de Bétharram. Aussi rien de plus singulier que les adresses des lettres que l'on m'écrit. L'un m'appelle ermite, l'autre chapelain; celui-ci prêtre auxiliaire, celui-là prêtre habitué; l'évêché supérieur du séminaire; il serait plus exact de mettre supérieur des quatre murs d'un vaste édifice.

Vous voyez que je ne manque pas de titres. Cette nouvelle position, qui semblerait devoir me procurer un peu de repos, n'exige que plus d'activité de ma part, jusqu'à ce que des gens de bonne volonté viennent partager ma solitude, ma pauvreté et mes travaux. MM. Chirou²⁰ et Carrerot²¹ seront probablement les deux premiers qui prendront ce parti.

Quant à mes anciens collègues, je ne vous dirai pas grand-chose : M. Sartolou²² est curé de Gan ; M. Cambot²³ aumônier du collège royal de Pau; M. Guimon²⁴ donne des retraites²⁵ dans diverses paroisses.

Maintenant trouvez bon, mon bien cher ami, que je vous parle, avec ma franchise accoutumée, de certaines choses que renferme votre lettre. Il en est qui sont inexplicables pour moi: chagrins cuisants, peines dévorantes, dans un séminaire que vous avez quitté en laissant par écrit les témoignages les plus expressifs du bonheur que vous y avez goûté; chagrins et peines que vous avez soigneusement cachés, j'ose le dire, au meilleur de vos amis (tôt ou tard vous en conviendrez vous-même), malgré la franchise dont vous avez toujours fait profession devant lui et que je ne veux pas encore vous contester; tout cela est un vrai mystère pour moi.

Ce que je sais, c'est que, quoi qu'on croie et quoi qu'on dise, nous ne sommes sur la terre que pour accomplir la volonté de Dieu²⁶, et que, surtout en matière de vocation, rien ne doit nous porter à enjamber²⁷ cette volonté adorable, comme aucun obstacle ne doit nous en détourner.

Le moyen nécessaire et unique d'éviter ces deux inconvénients, c'est d'adresser des prières ferventes au Dieu de toutes lumières et de toute consolation²⁸, d'examiner sérieusement ce qu'on est et ce qu'on éprouve, de l'exposer fidèlement à ceux que Dieu a chargés de nous diriger et attendre en toute patience et suivre promptement et constamment²⁹ leur décision. Qu'ainsi, à jamais notre devise soit : prier, examiner, exposer et obéir³⁰. Tout bonheur qui ne serait pas fondé là-dessus, je vous aime trop pour vous le désirer ; je ne cesserai de prier le Seigneur de vous en préserver. Mais une fidélité

inébranlable à cette devise, je vous la désire de toute l'étendue de mon cœur ; c'est notre plus grand et même notre unique bonheur³¹.

Consacrons toute notre vie à la recherche de ce bonheur; n'épargnons pour y parvenir, ni sacrifice ni efforts. Toujours bon courage ! fallût-il n'avoir pour logement qu'une étable, pour lit qu'une crèche, pour nourriture que le pain que nous gagnerions dans une boutique d'un artisan³², etc., etc. **Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animae vero suae detrimentum patiatur?** - Que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme? (Mt 16,26).

Adieu, mon cher ami; aimez-moi comme je vous aime³³. Je ne puis pas grand-chose; mais si jamais je puis vous être utile, croyez que vous me ferez un grand plaisir en me fournissant l'occasion de vous prouver mes sentiments pour vous.

G.

11. - A Mademoiselle Nabarrette³⁴

Copie, reconnue conforme à l'original par M. Quilhahauquy, publiée dans BOURDENNE, *Vie et Œuvre*, p. 480.

Ce 1^{er} octobre 1834.

Ma chère Sœur en Jésus-Christ,

J'ai trop bonne idée de vous, pour ne pas vous parler franchement. On m'a dit que vous vous ennuyiez à Lasseube³⁵ et que vous songiez à revenir à Lestelle. Je cois que vous auriez grand tort de quitter aujourd'hui votre frère³⁶ : 1^o vous le mettriez dans un grand embarras; 2^o vous mortifieriez beaucoup vos chers parents. Savez-vous que, pour vous permettre ces deux choses, il faut avoir de grandes raisons?

Vous vous ennuyez ! Mais vous n'êtes plus petite ; il faut vous guérir du mal du pays. Peut-être que vous craignez de ne pas faire votre salut à Lasseube ! Mais vous n'êtes pas au fond des Indes³⁷, ni dans une prison, comme Joseph, ni au milieu des soldats et des lions, comme Perpétue et Félicité. Et puis, n'est-ce rien faire pour le salut que de débarrasser d'une servante et des soins du ménage un saint prêtre, un jeune prêtre, et édifier une grande paroisse par vos bons exemples ? C'est une si grande œuvre !

D'ailleurs, je crains une piété qui a besoin, pour se soutenir, de tels pays, de telles personnes; c'est la piété d'une enfant; la vôtre doit être celle d'une femme forte³⁸, propre à faire de nouveaux progrès, jusque dans la privation de tout secours terrestre. Qui vous a dit qu'avant la fin de vos jours vous ne deviez pas être bien pieuse, privée des secours des prêtres et de vos amis, jetée dans quelque corps de garde ou dans quelque prison ? On peut s'attendre aujourd'hui à tout³⁹.

Apprenez donc, en faisant moins, à faire plus; supportez les petites privations avec le mérite des plus grands sacrifices⁴⁰.

Il y a des personnes qui s'attachent aux consolations de la piété, au lieu de s'attacher à la solide piété: c'est une illusion : j'espère qu'elle ne sera pas la vôtre. Lisez avec attention le 1^{er}, le 8^e, le 10^e chapitre du Combat Spirituel⁴¹, et priez Dieu beaucoup pour moi.

GARICOÏTS, Prêtre.

12. - A son cousin, Jean-Baptiste Etcheberry⁴²

Autographe de Bétharram, format moyen, deux pages écrites, la troisième est blanche, et la quatrième porte la suscription : *Monsieur, Monsieur Etcheberry, vicaire à Hélette*. Le dernier paragraphe a été publié par BOURDENNE, *Vie et Œuvre*, p. 482.

Ce 24 8^{bre} 1835.

Mon cher Ami,

Je néglige de répondre à vos lettres, vous le savez bien ; mais vous devez savoir aussi que je ne vous oublie pas. Je pense à vous très souvent, et ma joie est grande toutes les fois que j'apprends vos bonnes nouvelles. Surtout votre dernière lettre m'a réjoui singulièrement. Conservez bien votre santé, et surtout cultivez avec soin les idées et les sentiments que vous m'avez fait l'amitié de me communiquer.

Si Dieu vous appelle à l'œuvre que vous connaissez⁴³, il ne faudra pas manquer à son invitation ; mais je ne crois pas que le moment de vous décider soit encore arrivé. Attendez donc encore quelque temps ; et si vous éprouvez quelque chose d'extraordinaire⁴⁴, vous voudrez bien m'en faire part. *Expectans expectavi Dominum, et intendet mihi* - Je suis dans l'attente du Seigneur, et il viendra à moi (Ps 39,2).

Veillez faire savoir au jeune étudiant d'Ibarrolle⁴⁵ que je ne lui ai pas répondu, parce que je ne puis rien faire pour lui. Dites-lui que je n'ai rien. J'ai été jusqu'à vendre tous mes livres par suite de la fuite de Hiriart⁴⁶. Je n'ai que mon bréviaire, la Bible et la théologie, et jamais je n'ai été plus content qu'aujourd'hui : plus je me rapproche de mon origine, de mon ancienne nudité, plus je suis heureux.

Ora pro me. Totus tuus in Christo. ⁴⁷

GARICOÏTS, Prêtre.

13. - A Sœur Marie-Raphaelina⁴⁸, supérieure des Filles de la Croix⁴⁹

Les archives de Bétharram conservent un fragment de l'autographe, ce qui correspond au paragraphe 9. La copie a paru dans BOURDENNE, *Vie et Lettres*, p. 225, *Vie et Œuvre*, p. 530. Une autre copie existe dans la congrégation des Filles de la Croix, avec ce titre : *Avis du Vénéré Père Garicoïts à une Supérieure*. Une troisième copie indique une autre date, celle du 9 février 1850. L'édition actuelle suit celle de Bourdenne, avec les variantes du texte des Filles de la Croix, entre parenthèse, ou en note.

Cette lettre, que les Sœurs Provinciales remettaient aux nouvelles supérieures, contient en quelques pages l'essentiel de la spiritualité du chef dans les sociétés religieuses. C'est un précieux guide du supérieur à rapprocher de celui qu'offre aussi la lettre à M. Pierre Barbé du 27 avril 1860, (*Lettre 258*) . Saint Michel a été un supérieur heureux, respecté et aimé. Il livre ici son secret.

[Novembre 1836]

.....

Lisez, méditez et pratiquez.

1° Dieu vous a chargée de vos Sœurs et vous lui avez promis de veiller sur elles, de les gouverner comme devant en rendre compte.

2° Vos Sœurs sont des personnes de bonne volonté; vous pouvez espérer de travailler avec succès, si vous faites bien votre devoir.

3° Vos Sœurs sont membres d'un corps; vous devez donc tâcher de les animer par l'esprit de ce corps. Puissez vous-même l'esprit et la vie de votre Congrégation dans la pratique d'une parfaite obéissance; obéissez même en commandant.

4° Vos Sœurs sont les enfants bien-aimées de Dieu: avec quel respect, quel amour, quel désir de leur perfection ne devez-vous pas les traiter, les conduire!...

5° Dieu a sur elles des desseins particuliers: vous ne devez pas mesurer leur perfection avec un esprit de pusillanimité qui vient de la prudence humaine.

Courage donc et confiance en Dieu!

6° Le Seigneur les destine à travailler à son service, non pas en esclaves, mais volontairement et par amour.

Commencez donc par gagner leur cœur et leur volonté. Faites qu'elles sachent bien que vous les aimez, que vous avez pour elles, à la fois, les sentiments d'un père, d'une mère, d'une nourrice, d'un médecin; que vous êtes toute entière à chacune d'elles, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aimez-les donc sans bornes, et parce que Dieu les aime, et parce qu'elles sont capables de l'aimer, et agissez toujours avec douceur.

Saint Vincent de Paul dit qu'il ne se servit jamais en sa vie que trois fois de paroles dures pour reprendre, et qu'il s'en était toujours repenti depuis, parce que cela lui avait fort mal réussi et qu'il avait toujours obtenu par la douceur ce qu'il désirait... Ainsi, de la douceur et de la cordialité, même avec les personnes les plus opiniâtres! Les forçats eux-mêmes ne se gagnent pas autrement. Agissez [donc] toujours avec douceur; aimez à placer à propos de petits mots d'encouragement, d'amitié, de bienveillance et même quelquefois d'éloge; et qu'on voie que tout cela part de l'abondance de votre cœur. Alors vous pourrez, au besoin, couper et brûler, et par là même augmenter l'affection de vos Sœurs, loin de la diminuer. Elles recourront à vous dans toutes leurs peines, comme l'enfant à sa mère pour faire arracher⁵⁰ l'épine qui l'a piqué⁵¹. Une conduite opposée fermerait la porte à tout le monde. N'épargnez donc rien pour inspirer à vos Sœurs cette confiance entière: paroles douces, procédés aimables, (familiarités même quelquefois), tout cela, loin d'affaiblir la régularité, servira merveilleusement à la faire observer parfaitement,

PAR AMOUR!!!⁵²

Par cette conduite, vous irez au but fortement et par des voies pleines de suavité et de douceur, vous gagnerez les cœurs et les volontés des Sœurs. Vous les gouvernerez avec grande satisfaction. Observez seulement que, pour y réussir, vous devez vous dépouiller de toute attache particulière à telle ou telle Sœur..., à votre volonté..., à vos idées..., à (quelque créature que ce soit, et vous revêtir de l'esprit propre de votre congrégation. Un Dieu descendu de son trône..., fait homme! fait homme mortel... rassasié d'opprobres pour gagner nos cœurs! Voilà votre modèle... Un Dieu [s'est] abaissé pour nous élever!... Il nous a tant aimés le premier! Notre-Seigneur Jésus-Christ a tant souffert pour faire la conquête de nos cœurs! Efforcez-vous, à son exemple, de gagner l'amour de vos Sœurs.

7° Il appartient à Dieu, qui vous a chargée de vos Sœurs, de les former à l'œuvre à laquelle il les appelle. Ne comptez donc ni sur votre sagesse ni sur vos efforts ni sur rien de créé; ayez une confiance sans bornes en Dieu... Soyez donc une personne d'oraison, unie à Dieu par l'oraison et la sainte communion.

8° Faites tous vos efforts pour que vos filles deviennent aussi des filles d'oraison pour le même motif. C'est en traitant avec Dieu dans l'oraison qu'on apprend à s'exciter à son amour, qu'on dispose son cœur à recevoir les faveurs du ciel, et qu'on parvient à connaître la manière de traiter avec le prochain; sans cela, on ne sait pas dire un mot d'édification, on n'a point de zèle. Pratiquez donc et faites pratiquer l'oraison.

9° Votre règle, interprétée et appliquée par vos supérieurs, est le moyen, dont Dieu veut que vous vous serviez pour parvenir à votre fin. Estimez-la comme l'expression de la très sainte volonté de Dieu. Observez-en les points avec fidélité, ponctualité, zèle, ferveur et joie. Les Sœurs qui vous sont confiées vous imiteront, et je ne doute pas que Dieu ne répande les bénédictions les plus abondantes sur vous, sur vos travaux (et) sur la Congrégation.

Votre Congrégation est si précieuse même aux yeux des hommes! Prenez garde de compromettre son honneur. Il vaudrait mieux mourir que porter atteinte à un bien si considérable... Vous ne le conserverez que si vous vous tenez étroitement unies entre vous et avec vos supérieurs. Parfaite obéissance, charité inaltérable, de là dépend le bien et la conservation de la Congrégation.⁵³

Je finis ce sujet si important en vous citant les paroles que saint Paul adressait aux Philippiens : « Si donc il y a quelque consolation en Jésus-Christ, s'il y a quelque douceur et quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque union dans la participation d'un même esprit, s'il y a quelque tendresse et quelque compassion parmi nous, rendez ma joie parfaite, vous tenant tous unis ensemble, n'ayant tous qu'un même amour, une même âme et les mêmes sentiments, en sorte que vous ne fassiez rien par un esprit de contention ou de vaine gloire, mais que chacun, par humilité, croie les autres au-dessus de soi, que chacun ait égard, non à ses propres intérêts, mais à ceux des autres. Soyez dans la même disposition et dans les mêmes sentiments où a été Jésus-Christ, qui, ayant la forme et la nature de Dieu, n'a pas cru que ce fut pour lui une usurpation d'être égal à Dieu, mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur, en se rendant semblable aux hommes.⁵⁴ »

.....

14. - A son cousin, Jean-Baptiste Etcheberry⁵⁵

Autographe de Bétharram, deux pages petit format avec cette note du destinataire : *Lettre de M. Garicoïtz adressée à mon (sic) cousin, je la reçus à Arberatz, où je prêchais une mission avec l'abbé Deyhéralde, de pieuse mémoire. Ustaritz, le 22 juin 91.*

Bétharram, le 20 janvier 1837.

Mon cher Ami,

Je ne crois pas que vous soyez obligé de donner aux créanciers de votre père. Aguerre, dont vous m'avez parlé, est très pauvre. La charité serait bien placée chez lui; mais vous ne devez pas oublier votre mère et votre sœur⁵⁶ malade. Je ne sais que vous dire de plus là-dessus.

Je suis bien aise que votre santé se fortifie. Faites en sorte qu'elle devienne apostolique. Courage!

Je vous souhaite une bonne année, ainsi qu'à votre confrère⁵⁷; mais je n'ose pas faire passer jusqu'à Arberatz⁵⁸ un souhait à la missionnaire que m'a fait un prêtre de Bordeaux: bonne année, d'après lui, c'est force croix, contradictions, persécutions, etc., etc.⁵⁹

Tout à vous en N.-S.

Orate pro me.

GARICOÏTS, Ptre.

15. - A M. François Coumerilh⁶⁰, curé de Labastide-Villefranche

Autographe de Bétharram, format moyen, avec un double sceau postal sur la quatrième page : NAY 11 JUIL. 1838, ORTHEZ 12 JUIL. 1838, et la suscription *Monsieur, Monsieur Coumerilh, curé desservant à Labastide, canton de Salies.*

Bétharram, 9 juillet 1838.

Mon cher Ami,

Que j'aie de longs entretiens avec vous ou que je ne vous parle pas ; que je vous écrive ou que je garde le silence, mes sentiments pour vous n'en sont ni plus ni moins riches ni plus moins vifs. Mes vœux les plus ardents, mes vœux quotidiens sont que ce cher ami ne s'affadisse pas⁶¹. Qu'il fasse tout par vous et pour vous, ô mon Dieu!

Demandez la même chose pour moi!

Empressez-vous de demander trois Filles de la Croix à la Supérieure générale, en lui disant que vous avez une maison, et que vous vous engagez à leur procurer 600 francs par an pour le moment, que plus tard vous travaillerez à leur assurer pour toujours.

Voici l'adresse de la Supérieure Générale : A la Très Révérende Sœur Elisabeth⁶², Supérieure Générale des Filles de la Croix, à Lapuye⁶³ ; Vienne.

Totus tibi.

GARICOÏTS, Ptre.

16. - A son cousin, Jean-Baptiste Etcheberry.⁶⁴

Autographe de Bétharram, grand format avec la suscription : *Monsieur, Monsieur Etcheberry, prêtre à Hasparren,* et triple sceau postal : NAY 16 AVRIL, PAU 16 AVRIL, HASPARREN 17 AVRIL 1839.

Mon cher Ami,

J'approuve fort vos vues, et je voudrais pouvoir y concourir; mais c'est impossible. Nous avons commencé ici une œuvre importante⁶⁵, qui nous a occasionné déjà beaucoup de dépenses et tout n'est pas encore fini. Il s'agit de fonder une école primaire supérieure⁶⁶, de la consolider et de lui donner toute la perfection, dont elle est susceptible.

Nous entretenons à cet effet un st. prêtre dans une ville.⁶⁷ Il⁶⁸ s'y prépare à obtenir le brevet de capacité⁶⁹, qui lui est nécessaire pour se mettre à la tête de l'école en question. Il y sera jusqu'au mois de septembre, époque des examens. Tout cela demande des frais.

Nous allons comme nous pouvons, non sans soucis et sans beaucoup de peines, espérant néanmoins que le Seigneur conduira cette affaire à bon terme, si nous ne mettons pas d'obstacles de notre côté. Priez et faites prier les bonnes personnes pour le succès de cette entreprise, qui, comme l'expérience nous le prouve déjà, sera très propre à nous fournir l'occasion de découvrir et de bien cultiver les vocations naissantes. Recommandez-la surtout aux prières de M. Garat⁷⁰, à qui vous voudrez bien aussi présenter mes amitiés respectueuses. Bien des choses amicales à tous vos confrères.

Tout à vous en N.-S.

GARICOÏTS, Ptre.

Ce 12 avril 1839.

17. - A M. Taury⁷¹, supérieur des Filles de la Croix

L'autographe, propriété de l'abbé Boutineau, doyen de Champdeniers (Deux-Sèvres), neveu de M. Taury, porte la suscription : *A M. Taury, Grand-vicaire de Poitiers et Supérieur des Filles de la Croix, à Lapuye.*

Monsieur le Supérieur,

L'on m'apprend que le père et la mère de la Sœur Saint-Just⁷² regardent comme une dette sacrée ce qu'ils doivent à votre maison d'Ustaritz⁷³. Mais leur fils médecin peut n'avoir pas là-dessus les mêmes pensées qu'eux, et les empêcher jusqu'à un certain point de se hâter de faire honneur à leurs engagements. Comme ils sont pieux, ils fouleraient aux pieds, ce me semble, toute considération humaine, si leur curé, M. Etcheverry⁷⁴, parlait à leur conscience. Il faudrait pour cela que ma Sœur Suzanne⁷⁵ exposât et recommandât l'affaire à ce dernier.

Monsieur le Supérieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

GARICOÏTS, Ptre.

Bétharram, le 22 octobre 1839.

18. - A M. Taury⁷⁶, supérieur des Filles de la Croix

Autographe de Bétharram, dont une partie a été publiée par BOURDENNE, *Vie et Œuvre*, p. 96.

Monsieur et Vénérable Supérieur,

J'ai reçu en son temps la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. J'y ai si bien reconnu votre excellent cœur et trouvé tant de consolations, que je puis dire que vous avez puissamment contribué à calmer et à faire disparaître une préoccupation et des terreurs qui m'obsédaient constamment. Jamais événement ne m'avait si sensiblement affecté que les attentats du malheureux E...⁷⁷ J'avais beau recourir au sens commun et à la religion, rien ne me délivrait de ces terribles impressions, qui me faisaient passer des nuits sans dormir, et qui ne me quittaient pas à l'autel⁷⁸ même. N'ai-je pas eu la faiblesse de ne pouvoir pas dormir de peur dans la chambre d'Igon ?⁷⁹

Voilà l'homme !

Aujourd'hui, j'envisage avec calme cette horrible affaire, qui du reste n'a fait aucun mal à notre école. Je crains seulement d'avoir à comparaître devant les Assises de Bordeaux⁸⁰. Arrivera ce que le bon Dieu voudra. Hélas ! mon vénérable et très cher Supérieur, que de motifs, pour nous, pour nous détacher de ce monde et pour nous attacher à Dieu !

Je confie ces deux mots à ma Sœur Saint-Jérôme⁸¹. Elle pourra vous parler amplement d'Igon et de Bétharram. Pour moi, je me borne à vous témoigner ma vive reconnaissance, en particulier pour le bien que vous m'avez fait par votre lettre, et à vous prier d'agréer l'assurance de mon profond respect et de mon attachement bien sincère.

Votre tout dévoué serviteur et ami en N.-S.

Igon, le 6 juillet 1840.

GARICOÏTS, Ptre.

19. A son cousin, Jean-Baptiste Etcheberry⁸²

Autographe de Bétharram, format moyen, deux pages de texte avec sur la quatrième la suscription : *Monsieur, Monsieur l'abbé Etcheberry, Prêtre auxiliaire*, deux sceaux, NAY 6 OCT. 1841 et HASPARREN 6 OCT. 1841.

Igon, le 5 8^{bre} 1841.

Mon cher Ami,

Il est bien temps de répondre à vos lettres; mais d'un côté j'attendais le retour d'Étienne, qui n'a pas reparu, et ensuite tous mes moments sont pris, surtout depuis que les sœurs des paroisses sont rentrées. Ne m'accusez pas d'indifférence; vous ne trouverez dans mon cœur aucune trace de ce caracoïstar eçacholtasuna⁸³; vous êtes, croyez-moi, tous les jours, dans mes souvenirs et dans mes affections.

Il nous est impossible de donner un emploi à votre homme de Hélette⁸⁴. Qu'il est difficile d'avoir de bons domestiques! Priez le bon Dieu de nous envoyer un Frère cuisinier, un Frère portier, tailleur etc..., etc.⁸⁵, comme il a daigné nous envoyer un Frère sacristain.⁸⁶

Demandez aussi au bon Dieu de bénir nos personnes et nos œuvres.

Tout à vous.

GARICOÏTS, Prêtre

P.-S. – Respects et amitiés à tous vos Messieurs⁸⁷. Je vous prie de vouloir engager M. Jauretche⁸⁸, de Larressore, à remplacer dans l'Association du Bon Secours, MM. Guimon⁸⁹ Perguilhem⁹⁰, et moi: 1° pour établir l'uniformité entre nous tous; 2° pour aviser aux moyens d'assurer dans notre petite société un certain nombre de messes à chaque membre défunt⁹¹. Il n'est pas juste que l'Association demeure incomplète; dites à M. Jauretche de n'effacer nos noms qu'à mesure qu'il aura des demandeurs pour nous remplacer. Si vous ne voyez pas M. Jauretche ces jours-ci, veuillez lui écrire. Adios, amigo.

Je me propose d'aller à Ibarre dans quelques jours. Je serais bien aise que la Providence vous dirigeât vers ce pays; j'irai vous voir à quelques lieues a la ronde.

20. - A Mlle Marie-Madeleine de Bonnacaze.⁹²

Minute des archives de Bétharram, pleine de ratures, publiée en partie dans BOURDENNE, *Vie et Lettres*, p. 310 et *Vie et Œuvre*, p. 485.

24 novembre 1842.

Ma très chère Sœur en J.-C.,

Voilà déjà des jours que j'ai reçu votre lettre du 24 octobre. Tous les jours j'ai pensé à vous répondre, et toujours j'ai dû céder à de pressantes occupations qui me sont survenues, d'abord de la part de plus de deux cents S^{ts} réunies à Igon, et plus tard du besoin de régler et des missions et des places pour des élèves, qui nous arrivent, cette année, en plus grand nombre que les années passées. Aujourd'hui, je fais trêve de toute autre affaire.

J'ai senti vivement votre position, tout ce qu'elle a de pénible. Je voudrais de tout mon cœur vous aider à surmonter les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de vos desseins, qui sont, je n'en doute pas, les desseins de Dieu même. Mais je ne puis que prier et faire prier le Dieu de toute bonté de vous accorder enfin la grâce de triompher des résistances de M. votre père, d'obtenir ce consentement si désiré.

En attendant, efforcez-vous d'imiter Mlle Lagelouze⁹³, de Bayonne, qui est enfin Sr de Charité. Vous savez⁹⁴ qu'elle n'était parvenue à ce bonheur qu'après avoir passé⁹⁵ par les mêmes épreuves que vous. Vous n'avez pas oublié qu'elle les subissait en véritable copie de N.S. Comme elle fut⁹⁶ inébranlable dans son projet ! Mais, en même temps, comme elle était douce, prévenante, effacée et dévouée ! toujours la première à prendre le portemanteau de son père. Elle devenait de plus en plus intéressante aux yeux de Dieu et de son père ! Comme elle ravit le cœur de Dieu et de son père !

Faites⁹⁷ ce qu'elle a fait : comme elle, agissez⁹⁸ auprès de Dieu, agissez auprès de votre père⁹⁹, et j'aime à l'espérer, vous obtiendrez à temps ce qu'elle a obtenu ; employez les moyens qu'elle a employés pour gagner l'un et l'autre, et, j'aime à le croire... Comme elle, servez l'un et l'autre avec bonne grâce¹⁰⁰ et un zèle toujours croissant ; surtout¹⁰¹ ne vous refusez à rien de ce qu'exige l'état de votre chère et vénérée sœur ; et j'aime à espérer que vous obtiendrez à temps ce qu'elle a obtenu.

Le cantique du nouvel Adam : Me voici...¹⁰²

Adieu, ma b. Sr., patience, courage, persévérance.

Tout à vous dans les S. Cours de Jésus et de Marie.¹⁰³

G.

21. - A M^{lle} Marie-Claude Saüt¹⁰⁴

Elle est publiée par Bourdenne, *Vie et Lettres*, p. 315, avec une autre destinataire, M^{lle} Peyrounat, *Lettre 20* ; la minute incomplète reste aux archives de Bétharram, le début manque.

[Avant le 15 juillet 1843]

Permettez-moi d'insister sur ce que je vous ai déjà dit : Dieu veut que vous n'ayez d'autre époux que lui ; ce n'est pas douteux. Malgré des hésitations trop prolongées, il vous a donné de nouvelles preuves de son amour de prédilection pour vous, et dans votre détermination, que vous lui devez très certainement, et dans les dispositions qui l'ont suivie et qui sont de sa part une déclaration comme quoi il agrée votre détermination. Ce sont là deux insignes faveurs que vous ne devez jamais oublier et qui doivent vous porter à lui dire par amour : Me Voici, sans retard, sans réserve et sans retour, plutôt par amour pour lui que pour tout autre motif.

Amour pour amour.¹⁰⁵ Son amour pour vous a été si grand et si fidèle !¹⁰⁶ Puissiez-vous ne jamais mériter ce reproche d'avoir payé par une outrageuse infidélité son inviolable fidélité.

Aimez donc votre Dieu qui vous aime tant !¹⁰⁷ Soyez lui fidèle à jamais ! Donc en avant toujours !¹⁰⁸ non seulement lorsque vous serez sur le Thabor,¹⁰⁹ mais aussi lorsque vous aurez à veiller au Jardin des Oliviers¹¹⁰ et qu'il vous faudra monter sur le Calvaire.

Certes, pour vous et pour moi, n'est-ce pas une grande consolation d'accepter et de porter courageusement, joyeusement et constamment les croix de la position que Dieu nous a faite,¹¹¹ puisque c'est Un plus grand dévouement, et que la consolation doit être encore plus abondante où le sacrifice est plus pénible ? Ne l'oubliez pas, cette vérité¹¹² ;

votre cœur la comprendra; elle répond¹¹³ au besoin le plus impérieux de votre cœur, que Dieu tient à posséder éternellement. Comprenez-la, goûtez-la qu'elle soit votre devise !¹¹⁴
Amen, amen !

Priez pour moi. Tout à vous en N.-S. J.-C.

GARICOÏTS, Prêtre

P.-S.Vous ne m'oublierez pas auprès de la bonne Mademoiselle de Bonnezeze.¹¹⁵

22. - A Sœur Jeanne-Sophie,¹¹⁶ Fille de la Croix

Autographe des Filles de la Croix de Colomiers, près de Toulouse, résidence fondée par sainte Elisabeth Bichier des Ages, le 1^{er} décembre 1836, avec l'abbé Ferradou, desservant de la paroisse.

Ma bonne Sœur.

Je vous envoie quelques avis tirés d'une lettre du Père Aquaviva¹¹⁷ et je vous indique neuf parfums que saint Bernard recommandait à des supérieurs.¹¹⁸ Je vous exhorte à pratiquer ces avis et à vous procurer ces parfums. Outre que le Père Aquaviva et saint Bernard méritent de notre part une grande confiance, j'aime à vous apprendre que je fus autorisé, dans le temps, par ma Sœur Élisabeth¹¹⁹, d'heureuse mémoire, à distribuer des copies de ces avis. Aussi je ne doute pas que le bon Dieu répande d'abondantes bénédictions sur vous et sur vos travaux à mesure que vous vous y conformerez.

Ah! ma bonne Sœur, qu'elle est grande! qu'elle est belle l'œuvre qui vous est confiée! Il s'agit de convertir les cœurs de ces pauvres filles en cœurs apostoliques, avec la grâce de Dieu.

Pour y réussir, effacez-vous, soyez anéantie; mais aussi ayez un cœur grand, une âme qui veut,¹²⁰ un cœur d'apôtre. Vous ne pouvez rien par vous-même; vous pouvez tout en celui qui vous fortifie...¹²¹

Courage! travaillez constamment vous et vos compagnes à cultiver en vous l'esprit d'humilité qui vous rende toutes petites, sans prétention, l'esprit d'obéissance qui vous unisse de plus en plus à vos supérieurs, et l'esprit¹²² de charité qui vous lie entre vous: de là dépendent la conservation, le bien-être et les succès de la Congrégation. Aussi ma prière de tous les jours pour les Filles de la Croix est et sera: qu'elles soient petites!... par l'humilité; qu'elles soient un!... par l'obéissance et par la charité. Demandez au bon Dieu la même grâce pour les habitants de Bétharram.

Je suis avec un profond respect, ma bonne Sœur, votre très humble et très dévoué serviteur.

GARICOÏTS, Prêtre

Bétharram, 3 janvier 1844

23. - A un ecclésiastique

Fragment inédit des archives de Bétharram, *Ecrits du P. Garicoïts*, cahier n° 745.

Bétharram, 3 février 1844.

Mon cher Ami,

Je souffre de ne pouvoir pas aller encore cette année à votre secours; M. Guimon¹²³ doit être à Saint-André de Bayonne, et M. Perguilhem¹²⁴ à Bruges...

.....

24. - A Sœur Jeanne-Sophie,¹²⁵ Fille de la Croix

Copie inédite.

Bétharram, le 23 juin 1844.

Ma bonne Sœur,

Vos bonnes intentions seront remplies. Nous commencerons à célébrer les messes le 2 juillet, et, tous les jours de la neuvaine, nous ferons brûler un cierge devant l'autel de Marie. Nous prions cette bonne Mère, de tout notre cœur, de prendre sous sa protection spéciale toutes ses filles de Colomiers,¹²⁶ de faire descendre sur elles les plus abondantes bénédictions du Seigneur. Disposez bien vos cœurs à les recevoir. Au reste, ma bonne Sœur, tout en demandant à Dieu par Marie, la grâce de vous délivrer des calamités qui vous affligent, ayez soin de vous soumettre pleinement aux desseins cachés de la divine Providence. Votre bon Père vous permet de désirer et de demander l'éloignement du calice qui vous est présenté, mais vos cœurs lui doivent un abandon entier et filial. Soyez donc toujours les dignes filles d'un tel Père!

Je vous félicite, ma bonne Sœur, d'avoir fait vos derniers vœux. Vous voilà à Dieu, sinon tout à fait sans retard,¹²⁷ du moins sans réserve et sans retour, je l'espère... Désormais, vous ne regarderez plus en arrière, ni à droite, ni à gauche; toujours en avant!... vers le but de votre vocation!... portant en guerrière les croix attachées à votre position!... ayant soin de n'en pas prendre d'autres qui ne feraient qu'embarrasser votre marche glorieuse... Ainsi point d'imprudences sous prétexte de mortification.

Agréez, ma bonne Sœur, vous et vos chères compagnes, la nouvelle assurance de mon entier dévouement: priez toutes pour moi.

GARICOÏTS, Prêtre

25. - A M. François Coumerilh,¹²⁸ curé de Labastide-Villefranche

Autographe de Bétharram, petit format, avec la suscription : *Monsieur, Monsieur l'abbé Coumerilh, curé desservant de Labastide, canton de Salies*, et deux sceaux : NAY 23 JUIL. 1844 et SALIES 24 JUIL. 1844.

Bétharram, le 23 juillet 1844.

Mon très cher Ami,

Je viens vous annoncer qu'à moins d'événements imprévus Monsieur Guimon¹²⁹ et moi nous irons à Bayonne.

Pour votre affaire,¹³⁰ arrivera ce que le bon Dieu voudra. Comme toujours je désire de tout mon cœur que tous les desseins de Dieu sur vous s'accomplissent.

Ora pro me.

Rappelez-moi au bon souvenir des Sœurs.¹³¹ Qu'elles prient aussi le bon Dieu pour Igon et pour Bétharram.

GARICOÏTS, Prêtre

26. - A un inconnu

Fragment de lettre des archives de Bétharram. *Ecrits du P. Garicoïts, cahier n° 398.*

Igon, 8 octobre 1844

Mon très cher Ami,

.....

27. - A M. Pierre Inchauspé¹³², aumônier des Dominicaines de Nay

Autographe de Bétharram. Saint Michel Garicoïts avait été informé par M. l'abbé Ségalas, supérieur du Collège de Saint-Palais de l'admission dans sa maison, à des conditions avantageuses, de deux lauréats de l'Ecole Notre-Dame, MM. Dupont et Labourdette, que l'Académie de Pau ne lui permettait plus de garder, le latin étant interdit dans les établissements primaires. La lettre de M. Ségalas, datée du 5 novembre 1844, portait :

« Vous pouvez m'envoyer ces chers enfants aux conditions que vous m'avez dites. Je les recevrai avec le même plaisir que s'ils m'apportaient une belle pension. Dieu saura me tenir compte de ce qu'ils ne peuvent m'offrir... » (BOURDENNE, *Vie et Lettres*, p. 113.)

Sur cette lettre, saint Michel a écrit au crayon les lignes reproduites ci-dessus et communiqué le tout à M. Inchauspé.

[6 novembre 1844]

Mon cher Ami,

Prenez lecture de cette lettre. Veuillez avertir MM. Labourdette¹³³ et Dupont,¹³⁴ l'un pour 200 et l'autre pour 100 francs, et dire à M. Dupont qu'il aura à prendre quelque soin d'un petit enfant.

Vous recommanderez à l'un et à l'autre de faire tous leurs efforts pour profiter sous tous rapports. Cette année est décisive pour leur vocation.

Ne communiquez à personne cette lettre; cachetez-la et me la renvoyez.

28. - A M. le Rédacteur du « Mémorial des Pyrénées »

Texte du *Mémorial des Pyrénées*, du 17 juin 1845, journal publié à Pau, chez Vignancour.

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez plusieurs fois entretenu vos lecteurs de la restauration du Calvaire de Bétharram¹³⁵. Cette œuvre grandiose, commencée et poursuivie par M. Renoir¹³⁶ avec tant de talent et de dévouement, a déjà été poussée bien loin. Huit bas-reliefs décorent les huit premières chapelles. Après l'Agonie au Jardin des Oliviers et la Trahison de Judas, dont M. Mazure¹³⁷ a parlé avec tant d'intérêt, vient la station représentant le Sauveur devant Caïphe, puis la Flagellation qui est suivie de la jolie chapelle de Saint-Louis et des deux petits et élégants ermitages élevés par le roi Louis XIII¹³⁸ et restaurée par la munificence de M. le marquis d'Angosse.¹³⁹ Là se trouve le Couronnement d'épines et un peu plus loin la Condamnation. En avançant encore, on rencontre le Portement de la Croix; et enfin on arrive au Crucifiement, où l'habile artiste semble s'être surpassé.

Il y a donc déjà beaucoup de fait; il nous restait encore à faire, pour terminer, trois bas-reliefs et trois Crucifiements. Mais un incident imprévu vient interrompre tout à coup ces importants travaux. En sondant les murs de la chapelle qui couronne le Calvaire,¹⁴⁰ nous avons cru reconnaître qu'ils menaçaient ruine. Des hommes de l'art consultés là dessus, ont confirmé nos craintes, et nous avons acquis la triste certitude que la chapelle doit être rebâtie à neuf, pour qu'on puisse sans danger lui confier les bas-reliefs qu'elle est destinée à recevoir. Une somme considérable est nécessaire pour cette construction; jointe à celle qu'exigera d'ailleurs l'achèvement complet des stations, elle ne s'élèvera pas à moins de douze à quinze mille francs, et nous sommes loin de nous trouver en position de les réaliser. Après nous être imposé, pendant quatre ans, toutes sortes de sacrifices pour fournir à des frais grands, multipliés et continuels, nous venons d'épuiser nos dernières ressources,¹⁴¹ et au-delà, pour accorder à M. Renoir une gratification de trois mille francs, peu proportionnée sans doute à son mérite et à notre gratitude, mais assez forte pour nous mettre dans l'impossibilité absolue de continuer, dans le moment, une œuvre qui nous tient tant à cœur et à laquelle tout le pays s'intéresse.

Elle se terminera pourtant, nous en avons la douce assurance. A l'aide de la subvention que le Conseil Général a bien voulu nous allouer¹⁴² et des secours que des âmes généreuses nous ont comme garantis, une nouvelle chapelle s'élèvera à la place de celle qui existe; on pourra sans risques y placer la suite des stations; et le pays sera doté d'un monument unique en son genre.

Monsieur Renoir, à qui le pays doit une éternelle reconnaissance, se dispose à faire un voyage en Italie, pour visiter les chefs-d'œuvre de l'art. Là, auprès des tombeaux des Apôtres, il puisera des inspirations à la hauteur des sujets importants qui lui restent encore à traiter.

Et vous, M. le rédacteur, vous voudrez bien nous continuer votre bienveillant concours. Recevez nos sincères remerciements pour la part active que jusqu'ici vous avez prise à cette œuvre, et pour l'intérêt avec lequel vous l'avez recommandée au public.

J'ai l'honneur d'être, etc...

GARICOÏTS, Prêtre

29. - A une Fille de la Croix

Autographe de Bétharram, deux pages petit format, l'une blanche.

Bétharram, le 31 janvier 1845.

Ma bonne Sœur,

Soyez bien tranquille sur tout ce que vous avez dit à M. le Curé: c'était nécessaire. Je suis bien aise que ce st. Ptre soit devenu plus réservé; il fera plus de bien s'il est plus prudent. Vous aussi soyez prudente, ayez soin de vos santés. Pour votre âme, ne vous tourmentez pas, je suis convaincu que Dieu n'est pas offensé dans vos tentations.

Continuez l'œuvre de Dieu, en enfant de Dieu, en bonne Sœur de la famille bien-aimée du Seigneur.

Inutile de vous donner des nouvelles du pays, vos frères ne manquent pas de remplir cette tâche.

Agréez, ma bonne Sœur, vous et vos chères compagnes, la nouvelle assurance de mes sentiments très respectueux et de mon entier dévouement. Priez pour nous.

Priez aussi pour ma pauvre mère que je viens de perdre.¹⁴³

GARICOÏTS, Prêtre

30. - A M. Azevedo¹⁴⁴, Préfet des Basses-Pyrénées

Autographe de Bétharram,, quatre pages grand format, les deux premières soigneusement calligraphiées, les deux autres restant blanches ; sur la première est un sceau : PRÉFECTURE DES BASSES-PYRÉNÉES, 21 juif. 1845. Cette lettre est citée par DUBARAT, *Etudes historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, t. X, p. 383.

Monsieur le Préfet,

Vous eûtes, l'an dernier, l'obligeance de vous intéresser auprès du Conseil Général à la restauration du Calvaire de Bétharram, et une subvention de 1.500 francs me fut accordée. Tous les hommes bien pensants dans le pays ont apprécié la justice et la haute convenance de cet acte. Quant à moi, je conserverai toujours précieusement la reconnaissance que j'ai déjà eu l'honneur de vous témoigner.

Le moment est venu, Monsieur le Préfet, où je dois toucher une partie de cette somme. J'attends le mandat que vous voudrez bien m'expédier, pour recommencer les travaux du Calvaire, que j'ai été forcé d'interrompre, par défaut de ressources. A l'aide de ces 300 francs¹⁴⁵ et de quelques secours que j'ai déjà reçus, je vais mettre la main à l'œuvre pour remplacer la dernière chapelle qui menace ruine,¹⁴⁶ par une nouvelle, destinée à recevoir les trois bas-reliefs qui restent encore à faire.

Daignez agréer les sentiments du profond respect et de la vive reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Préfet, votre très humble serviteur.

GARICOÏTS, Prêtre

Bétharram, 20 juillet 1845.

31. - A Sœur Zéphirin-Saint-Blaise,¹⁴⁷ Fille de la Croix

Autographe de Bétharram,, quatre pages, dont trois sont écrites, déjà publié par BOURDENNE, *Vie et Lettres*, p. 346, et *Vie et Œuvre*, p. 489.

L.S.N.-S.J.-C.¹⁴⁸

Igon, le 7 août 1845.

Ma bonne Sœur,

C'est un jour de travail, mais c'est égal, on m'attendra un moment. Je ne veux pas laisser partir, sans ces quelques mots pour vous, un st. Ptre de Toulouse, qui passera ici à onze heures dans la diligence.

Votre lettre, ma bonne Sœur, m'a dit tout ce que vous avez voulu me dire, et au-delà. En général, je me sens pressé de vous recommander de toute l'étendue de mon âme de vivre constamment dans la joie du Seigneur, et de la faire éclater dans toute votre conduite, dans tous vos rapports avec Dieu, avec le prochain et avec vous-même, comme la divine Marie. Je dis constamment, dans toutes les positions, toujours, fussiez-vous coupable! parce que toujours Dieu, Dieu tient son regard¹⁴⁹ arrêté sur vous, pour vous purifier, protéger et combler de bienfaits. A la vue de ce regard sauveur, protecteur et bienveillant, comment ne pas avoir et faire éclater constamment votre joie? Vous surtout, que ce regard a choisie et conduite si visiblement jusqu'à ce jour dans la voie de votre vocation! Dites donc et ne cessez de dire: Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit se réjouit en Dieu, ¹⁵⁰parce que ce grand Dieu, ce bon Père me regarde; rien, non, rien - pas même mes péchés - ne sera capable de me décourager.

Ne faites donc aucun cas de toutes ces impressions tracassières, de tous ces raisonnements dictés par le démon, qui ne vous ont tracassée que trop souvent. La grâce ne fait jamais rien de semblable; ce qu'elle fait, elle, c'est de nous faire sentir ou croire nos besoins, de nous faire penser au Père qui ne cesse de tenir son regard sur nous et courir à lui, et de nous faire trouver en lui le calme et la paix: ainsi Madeleine sent ou croit sa turpitude, pense à Jésus, et court à lui, et trouve en lui une paix inaltérable, etc., etc., etc...

Pratiquez et prêchez toujours cette piété nourrie de foi, de confiance, d'amour pour Dieu, de dévouement pour le prochain, de reconnaissance pour votre vocation et pour tout ce qui y tient. Que le Magnificat soit votre cantique chéri, l'expression fidèle de vos sentiments; et vous glorifierez Dieu, parce que vous serez toujours en paix. Je ne me lasserai jamais de vous le dire, parce que je sens qu'il y a en vous la racine d'un défaut ennemi de cette paix si agréable au Seigneur et si édifiante pour le prochain.

Voilà bien des mots; je n'y reviens pas; si vous ne pouvez pas me lire, vous me devinerez. Je vous désire de tout mon cœur la paix du Seigneur, avant tout et toujours. Quel spectacle pour le ciel et pour la terre, toutes ces filles travaillant et souffrant en paix, vivant et mourant en paix, et toujours en paix. Je la souhaite cette paix d'une manière particulière, aux Sœurs de l'arrondissement de Colomiers.¹⁵¹ Je voudrais bien les nommer toutes, mais je ne le puis; vous aurez la bonté de me remplacer auprès d'elles, Jne-Sophie,¹⁵² Zébine,¹⁵³ Damien, etc., etc...

Vive la joie, la paix en Dieu!

G.

32. - A Sœur Zéphirin-Saint-Blaise,¹⁵⁴ Fille de la Croix

Copie inédite des archives de Bétharram, qui porte cette suscription : Réponse à Zn. St. Bse. On a lu à la fin par erreur Bte, ce qui cachait la véritable destinataire, Sœur Zéphirin-Saint-Blaise.

Saint Michel était souvent débordé de travail ; pour répondre à ses correspondants, il devait recourir à des procédés d'abréviation. Tantôt il glissait sa réponse entre les lignes d'une lettre qu'on lui avait adressée, *Lettres* 371, 462, tantôt il renvoyait la lettre avec des numéros, auxquels correspondaient sur une autre feuille de papier ses réponses numérotées avec des lettres ou des chiffres, *Lettres* 46, 59, 113.

[Septembre 1845]

.....

a) Le remède à tout cela serait de ne tenir aucun compte de toutes ces impressions en tant que vous les sentez, en les laissant là, comme non avenues.

Recourir à une autre règle de conduite, à ce que vos supérieurs vous disent de vos actes extérieurs, car il n'est nullement nécessaire, il serait même dangereux d'exposer ce brouillamini d'impressions.

Tout ce que vous devez savoir à cet égard, c'est que vous n'en devez tenir nul compte.

Exposez donc vos actes extérieurs, et puis tenez-vous en à ce que vos supérieurs vous diront.

.....

b) Là-dessus, il est certain que tout ce à quoi vous ne pouvez point remédier, Dieu le veut pour vous; c'est votre croix la plus précieuse, celle qui doit le plus vous raffermir dans votre vocation, vous attacher le plus à votre position.

Dieu vous fait voir cela si bien à vous-même en vous faisant envisager ce grand nombre de peines comme autant d'instruments dont sa Providence si bonne se sert pour faire mourir votre amour-propre.

.....

c) Vous ne nous avez pas trompés, comptez-y; mais je n'en doute pas, vous avez au moins exagéré les choses, en exposant vos impressions intérieures (au reste vous avez toujours fait ainsi) sans vous borner à déclarer, surtout à votre confesseur actuel, vos actes extérieurs que vous avez faits, voyant en les faisant que c'étaient des péchés, sans rien dire de ces impressions, quelque vives et durables qu'elles fussent, qui, avec les instruments de la divine Providence, faisaient votre croix, sans être nullement matière nécessaire de confession.

Voilà comment vous avez faussé la direction de votre confesseur actuel, et voilà comment par suite vous avez commis beaucoup de fautes, qui ne sont pas matière nécessaire de confession et que je vous exhorte à détruire plutôt par des actes de contrition, par la sainte communion faite à cette intention, etc., etc.

.....

d) Ce fruit-là est précieux... Il en vaut beaucoup d'autres.

e) C'est la marque la plus assurée de la prédestination, la grâce des grâces.

.....

f) Ne vous en procurez point par des déclarations déplacées... Quand c'est par défaut de vertu, qu'elles vous servent d'occasion pour dire: "Mon Dieu, soyez ma force!!..."

.....

g) Ne tenez nul compte de ce qui peut être. Au fait! Au fait!... Votre défaut est de vous préoccuper de ce qui peut être...

.....

h) Non, ce n'est pas une illusion.

Votre illusion est de vous embrouiller et de fausser la direction, et par suite fausser aussi votre conduite, malheureusement plutôt que criminellement.

Que ne couvrez-vous, tout en le condamnant, tout ce qu'il y a de tracassier, de faux, de méchant, dans votre cœur et dans votre conscience par une conduite extérieure d'une humilité, d'une charité et d'une ampleur sans bornes!...

Que n'êtes-vous ainsi saintement hypocrite!

Alors ce fatras intérieur, unique cause jusqu'à présent de bien des fautes et de tracas, voué désormais à tout votre mépris et tenu bien caché, au moins comme cet autre fatras qu'on ne nomme pas, deviendrait pour vous une occasion précieuse, féconde, de toute sorte de vertu.

.....

i) C'est très vrai!!!

.....

j) Au fait! au fait! et toujours et avant tout!

Je pense... Peut-être... Dieu le sait pour vous: en avant, jetant tout dans les bras de la miséricorde divine!

.....

k) Bien!... Mon Dieu, je m'abandonne à vous!

.....

l) C'est très bien! très vrai!

.....

m) C'est vrai; mais peu vous importe d'être troublée ou non pourvu que vous vous en teniez à ce que je vous dit sous la lettre (h) relativement à ce fatras intérieur.

.....

n) C'est si vrai!... Quelle grâce que de la voir!... Soyez-y fidèle.

.....

o) Je n'y vois qu'un peu trop de préoccupation, provenant de votre activité propre...

.....

p) Ne rien négliger et ne se déconcerter pour rien.

.....

q) Très bien.

.....

r) En avant! En avant!... Précieux trait de ressemblance avec Notre-Seigneur.

.....

s) Cela pour arriver facilement; quand vous exposer, sachez ce que vous dites; et ne parlez qu'en vérité et charité et prudence, même à votre égard, comme si vous parliez d'une tierce personne.

.....

t) Tenez-vous en à cet égard à ce que je vous ai dit sous les lettres c et h.

.....

u) Idem.

.....

v) Ne vous mettez nullement en peine de cela. Arrivera ce que le bon Dieu voudra. Le sacrifice n'en vaudra que mieux, si le bon Dieu l'exige.

.....

x) Tant mieux!... Tant mieux!...

.....

y) Quelle grâce de voir cette vérité!

.....

z) Sans doute, si l'on n'est pas fidèle à ce que je vous ai dit plus haut sous la lettre a, etc, etc...

.....

aa) En avant toujours! Tout ce que vous voudrez.

.....

bb) Je le crois bien! C'est précisément ce qui doit le plus vous y affermir.

.....

cc) Ce que vous appelez tomber, je l'appelle s'élever; ce que vous appelez s'élever, je l'appelle tomber.

.....

dd) Nous aurions grand tort de faire autrement.

Adieu, adieu, trop heureuse et trop honorée Fille de la Croix.

Profitez de votre belle position et priez pour Bétharram.

GARICOÏTS, Prêtre

33. - Au Vénérable Jean-Marie de La Mennais¹⁵⁵

Le manuscrit original est aux archives des Frères de l'Instruction Chrétienne, Highlands, Jersey.

Il a été publié avec quelques variantes par Mgr Laveille, *Le Vénérable Jean-Marie de La Mennais*, chapitre XXIX, et par Bourdenne, *La Vie et l'Œuvre*, p. 149.

Il a existé entre saint Michel Garicoïts et le vénérable Jean-Marie de La Mennais une correspondance suivie, qui n'a point été retrouvée.

Bétharram, le 25 8bre 1845.

Monsieur le Grand Vicaire,

La bonté avec laquelle vous avez donné à un de mes confrères¹⁵⁶ des renseignements qui lui étaient nécessaires m'engage à m'adresser à vous avec confiance; j'ai besoin de vos lumières, et j'espère que vous ne voudrez pas me les refuser.

Je suis à la tête d'un corps de missionnaires, auxquels sont incorporés des frères coadjuteurs.¹⁵⁷ Parmi ces derniers, il s'en trouve qui ont des dispositions pour l'enseignement, d'autres se présenteraient encore en assez grand nombre et il ne me serait pas difficile de les pousser dans ce style-là, attendu que j'ai aussi dans mon établissement une école primaire dirigée par un prêtre. De là pourraient sortir autant de frères instituteurs qui s'opposeraient un peu au mal qu'au moins ne détruisent pas les jeunes instituteurs sortis de l'Université. Tout le monde approuve mon projet. Mgr notre évêque me presse depuis longtemps de le réaliser; mais un obstacle m'arrête encore. Je ne puis m'attendre à voir se présenter en général que des jeunes gens pauvres, et hors d'état, par conséquent, de se soustraire à la loi de conscription; je suis donc exposé à les perdre, après les avoir entretenus et dressés pendant plusieurs années au moment où ils commenceraient à se rendre utiles.

Je viens, Monsieur le Grand Vicaire, vous demander si vous ne pourriez pas m'indiquer quelque moyen de lever cet obstacle. J'avais d'abord pensé qu'il serait peut-être possible de faire affilier ces jeunes gens aux Frères des Écoles Chrétiennes¹⁵⁸; j'avais déjà pris des informations qui ne m'avaient mené à rien, lorsqu'on m'a conseillé d'avoir recours à vous. Veuillez, pour la plus grande gloire de Dieu, me dire ce que vous pensez là-dessus, et m'indiquer le moyen à prendre pour réussir, soit de cette manière, soit de tout autre, que vous jugerez plus propre à me conduire à ce résultat; en un mot, je vous prie de me donner tous les renseignements, que votre zèle et votre expérience vous ont mis à même de fournir sur cette matière.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments du plus profond respect, Monsieur le Grand Vicaire, votre très humble et très obéissant serviteur,

GARICOÏTS, Prêtre

Mon adresse: M. Garicoïts, supérieur des Prêtres Auxiliaires, à Bétharram (Basses-Pyrénées).

34. - A une Fille de la Croix

Autographe de Bétharram, quatre pages petit format, dont une seule est écrite.

Bétharram, le 14 X^{bre} 1845.

Ma chère Sœur,

Je reçus en son temps les deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire. Je les ai lues et relues avec tous les sentiments que vous reconnaissiez en moi; j'aime à ne pas en douter. Tout y est bon, édifiant; mais il y a une chose que je regrette de ne pas y trouver; vous ne me dites pas: "Je suis forte! c'est fini, ma santé¹⁵⁹ me promet de rentrer bientôt dans le lieu de mon repos.¹⁶⁰" Ne négligez rien, ma bonne Sœur, pour vous mettre dans le cas de nous écrire dans ce sens. veuillez, quoi qu'il en soit, me mander à la première occasion comment vous vous trouvez.

Ici, votre famille¹⁶¹ va toujours!... s'augmentant considérablement!... fondant de nouveaux établissements..., recevant dans son sein de nouvelles et toujours plus nombreuses postulantes! Comme elle est bénie de Dieu! Chérissons-la toujours; elle est digne, bien digne de notre respect, de notre amour et de notre dévouement.

Votre humble serviteur,

Gari...

Mes respects à votre respectable tante.

P.S. - Vous voyez quelquefois ma Sœur Sophie,¹⁶² n'est-ce-pas? Rappelez-moi à son souvenir et recommandez-moi à ses prières. Ai-je besoin de me recommander aux vôtres?

35. - A M. Georges Higuères¹⁶³

Copie, dont le texte est publié dans BOURDENNE, *Vie et Lettres*, p. 385. Au procès de béatification, le P. Higuères la cite de mémoire.

[1846]

Mon cher ami,

J'ai beaucoup prié pour vous; je vous ai recommandé à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à sa très sainte Mère.

Après avoir tout examiné, je crois devant Dieu que vous êtes appelé à vivre et à mourir parmi nous. Je suis convaincu que vous devez rentrer ici, et cela, malgré votre défaut de santé, malgré toutes les décisions des médecins, malgré toutes les obsessions de vos parents, malgré toutes vos répugnances personnelles, malgré la chair et le sang,¹⁶⁴ malgré toutes les décisions que l'on a pu vous donner.

Mon avis inébranlable est que Dieu vous veut dans notre petite Congrégation.

.....

36. - A une Supérieure des Filles de la Croix

Autographe de Bétharram, petit format, papier bleu, quatre pages, dont la première seule est écrite.

L.S.N.-S.J.-C.

Pau, le 2 juin 1846.

Ma bonne Sœur,

Je devais depuis longtemps répondre à deux de vos compagnes; je m'acquitte aujourd'hui de ce devoir, et vous adresse mes réponses en vous priant de les leur remettre.

Je profite de cette occasion pour vous exhorter de nouveau à vous laisser conduire toujours plus parfaitement par l'esprit de N.-S.J.-C., cet esprit, qui le porta à dire de si bonne heure et constamment: "Me voici!", cet esprit,¹⁶⁵ qui lui fit si bien aimer les personnes et corriger leurs vices en personne qui les aimait. C'était bon! C'était ravissant! C'est ce que nous devons faire, vous et moi, dans notre position, et le St. Esprit nous aidera à le faire.

Agréez la nouvelle assurance de mes sentiments très respectueux et veuillez l'offrir aussi à ma Sœur Saint-Tacien¹⁶⁶; qu'elle soit petite et courageuse.

GARICOÏTS, Prêtre.

37. - A Mgr Lacroix,¹⁶⁷ évêque de Bayonne

Autographe de Bétharram, grand format, quatre pages, les deux premières écrites ; le sommet de la deuxième est endommagé, quelques mots ont disparu.

Monseigneur,

J'ai quelque idée d'avoir fait part dernièrement à Votre Grandeur des démarches qu'avait faites pour entrer à Bétharram don Ignacio de Paleres,¹⁶⁸ chanoine, secrétaire et compagnon d'exil de Mgr l'évêque de Barbastro.¹⁶⁹ Je croyais alors qu'il avait renoncé à son projet, et je ne m'attendais nullement à le trouver dans mon maison à notre retour de Bayonne.

Mais il s'est présenté en mon absence et avait demandé avec tant d'insistance à être admis, qu'on n'avait pas cru pouvoir se dispenser de le recevoir provisoirement. Nous avons examiné en conseil¹⁷⁰ ce qu'il y avait à faire, et nous avons été d'avis de demander à Votre Grandeur l'autorisation de continuer à ce vénérable prêtre une hospitalité qu'il mérite à tant de titres.

Oui, Monseigneur, c'est un st. prêtre. Son dévouement seul l'a retenu auprès de Mgr de Barbastro pendant les longues années de son exil. Tout le monde se plaît à raconter le bien qu'il n'a cessé de faire pendant son séjour à Pau. Et puis il ne sera pas à charge à la maison sous le rapport de la dépense. A peine a-t-on su qu'il s'était retiré à Bétharram, que de bonnes âmes se sont offertes de payer...¹⁷¹

Je vous prie, Monseigneur, de vouloir me faire connaître votre volonté. Si vous y consentez, nous garderons au milieu de nous cet homme vénérable, pendant un temps qu'il n'est pas possible maintenant de déterminer.¹⁷² Dans le cas contraire, je me conformerai ponctuellement à vos intentions.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur.

GARICOÏTS, Ptre.

Bétharram, le 22 juin 1846.

38. - A Mgr Lacroix,¹⁷³ évêque de Bayonne.

A M. Jean Pujoulet,¹⁷⁴ curé-doyen de Coarraze.

Copie des archives de l'évêché de Bayonne.

Nous, Michel Garicoïts, Jean-Louis Larrouy,¹⁷⁵ Pierre Bellocq,¹⁷⁶ Alexis Goailhard,¹⁷⁷ Jean Casau,¹⁷⁸ Prêtres Missionnaires de la maison de N.-D. de Bétharram, déclarons ce qui suit:

1° Les héritiers de feu M. Palengat¹⁷⁹ de Bayonne, après nous avoir exposé qu'il avait eu l'intention de faire donner tous les dix ans une mission dans sa paroisse natale de Coarraze et qu'il les avait chargés de réaliser cette intention, nous ont remis à cette fin et donné de la main à la main pour nous appartenir irrévocablement la somme de quinze cents francs.

2° Nous déclarons avoir reçu ladite somme, et nous engager à donner et à assurer tous les dix ans une mission à ladite paroisse de Coarraze.

3° La présente déclaration sera transcrite dans nos registres, et il y sera fait mention que la susdite somme de 1.500 francs, à nous donnée de la main à la main à la fin de la susdite, a servi à acheter un petit bien de campagne, sis à Montaut, que nous avons acquis au prix de mille cinq cents francs.

Fait à Bétharram, le 5 juillet 1846.

Signé: Michel Garicoïts

J.-L. Larrouy

P. Bellocq

A. Goailhard

J. Casau,

Prêtres Missionnaires.

Nous, Évêque de Bayonne, approuvons qu'une mission soit donnée tous les dix ans dans l'église de Coarraze, conformément à la déclaration ci-dessus, laquelle sera transcrite dans les registres de l'évêché, et nous veillerons, nous et nos successeurs, à la fidèle exécution de cet engagement.

Bayonne, le 26 juillet 1846

FRANÇOIS, Évêque de Bayonne

39. - A Sœur Saint-Jérôme¹⁸⁰, Fille de la Croix

Autographe de Bétharram, deux pages petit format, la première seule est écrite.

L.S. N.-S. J.-C.

Igon, le 6 X^{bre} 1846.

C'est bien, ma bonne Sœur Saint-Jérôme, c'est bien et très bien d'entrer dans votre nouvelle carrière, ou bien, comme vous l'appellez dans votre seconde carrière, corde magno et animo volenti.¹⁸¹ Cette disposition me fait grand plaisir; mais comprenez la bien, pour la cultiver et la suivre constamment.

En attendant de vos nouvelles et l'occasion de vous donner, si besoin est, de plus amples explications, je vous dis de n'oublier pas de dire par votre conduite, à Dieu et à vos supérieurs: Me voici!... sans retard et sans précipitation, sans réserve et sans prodigalité, sans retour et sans entêtement,¹⁸² corde magno et animo volenti, avec paix et hilarité.

Je finis mon griffonnage; il est dix heures 1/4, etc.

Votre très respectueux serviteur.

GARICOÏTS, Ptre.

P.S. - Mes très humbles respects à ma Sr. Madeleine.¹⁸³ Priez toutes pour nous. Amitiés très respectueuses à M. Terrasson.¹⁸⁴ Demandez-lui un tout petit mot pour me dire si je puis garder jusqu'aux vacances les règles de saint Basyle¹⁸⁵ ou si je dois les lui envoyer par l'aimable M. Mérigot.¹⁸⁶

40. - A une Fille de la Croix.

Autographe de Bétharram, petit format, une page écrite sur deux.

L.S. N.-S. J.-C.

Ce 18 décembre 1846.

Ma chère Sœur,

Vous devez traiter de la même manière et cette peine que vous sentez et les tentations que vous éprouvez:

1° Les mépriser, ne point les écouter.

2° Vous appliquer de plus en plus à bien remplir vos devoirs,¹⁸⁷ par reconnaissance et par amour pour celui qui vous a tant aimée et qui est si aimable, pour Jésus; et soyez persuadée que par là vous vous rendrez bien agréable aux yeux de Dieu et bien édifiante pour le prochain. Plaire au Bon Dieu et édifier le prochain, c'est si grand, c'est si bon!

Courage donc, ma bonne Sœur! N'écoutez point la tentation; fuyez-la; priez et agissez¹⁸⁸; avec la grâce de Dieu, vous ferez cette si grande et si bonne chose. Ainsi soit-il en vous et en vos chères compagnes, que je salue dans le Seigneur.

GARICOÏTS, Ptre.

¹ Lettre 10.

² Lettre 12.

³ Lettre 15.

⁴ Lettre 87.

⁵ Lettres 20, 38.

⁶ Lettres 20, 27.

⁷ Lettres 20, 30.

⁸ Lettre 29.

⁹ Lettre 18.

¹⁰ Lettres 19, 33.

¹¹ Lettre 36.

¹² Lettre 39.

¹³ Lettre 24.

¹⁴ Lettre 21.

¹⁵ Lettre 39.

¹⁶ Lettre 31.

¹⁷ Lettre 32.

¹⁸ Depuis le 6 novembre 1826, le grand séminaire de Bétharram était condamné à disparaître. Dans un mandement, l'évêque du diocèse avait annoncé l'agrandissement du séminaire de Bayonne pour y accueillir tous les séminaristes. Mgr d'Astros dut s'éloigner sans achever son plan. Il fut repris par son successeur, Mgr d'Arbou. En 1831, l'agrandissement prévu s'achève. A la rentrée du 31 octobre, il n'y a plus à Bétharram que 57 étudiants, tous les élèves de philosophie sont assemblés au grand séminaire de Bayonne ; de plus, parmi les élèves de théologie de Bétharram, ceux qui recevront le sous-diaconat durant l'année sont appelés aussi à Bayonne, Monseigneur désirant les connaître par lui-même. Successivement les ordinations annuelles diminuent les effectifs ; après celle du 21 décembre 1833, il n'y reste plus personne, et Mgr d'Arbou fait de la maison de Bétharram une Ecole Ecclésiastique, « où l'on recevra 8 à 10 jeunes enfants pour leur donner des principes de latinité. » (*Lettre au Min. des Cultes, arch. de l'évêché de Bayonne.*)

Au début de 1834, ces écoliers, quoique en petit nombre, absorbent déjà un temps précieux, sans compter les séminaristes des environs, qui, malades ou fatigués, retenus dans leur famille, essayent de continuer leurs études en venant demander chaque semaine quelques leçons de philosophie ou de théologie. Au confessionnal, il faut rester parfois de longues heures pour les pèlerins, que chaque jour la Vierge attire à son sanctuaire. Enfin, à quatre kilomètres, il y a le couvent d'Igon, dont le service est à assurer. Heureusement que les Filles de la Croix sont compréhensives et condescendantes pour leur bon aumônier. « *Le dimanche, racontera saint Michel, je disais une messe à la chapelle de Bétharram ; après quoi je confessais les pèlerins ; parfois il était onze heures, quand je partais pour Igon ; les sœurs m'attendaient à jeun ; je leur disais la messe et je leur donnais la sainte communion.* » (DUVIGNAU, *Doct. spir.*, p. 233.)

Pour ces multiples tâches, il était seul. Et pourtant à cette maison appartiennent aussi MM. Guimon et Lamaysounoube. Ce dernier, depuis le 1^{er} janvier 1833, est pris par ses fonctions de vicaire de Lestelle ; quant à M. Guimon, qui n'achève une retraite que pour commencer une mission, il n'est jamais là qu'en position de départ. Avec raison, saint Michel est débordé de travail et souffre de sa solitude. Ce malaise persiste, malgré la présence de quelques ecclésiastiques, qui lui seront envoyés par son évêque : M. Giraudy « pour faire pénitence sous la férule d'un supérieur », M. Paradis pour un cure de santé, M. Chot-Plassot « pour être soumis à une étude sérieuse de la théologie. » (*Arch. de l'évêché.*)

Son âme de fondateur le tourmente : et il se sentira seul tant qu'il n'aura pas à côté de lui « *ces gens de bonne volonté* » qu'il attend, et qu'il a conquis pour sa grande entreprise, la création d'une société d'apostolat moderne.

Ils s'offrent en nombre, séduits par la personnalité d'un émule de saint Vincent et de saint Ignace, soulevés par le même idéal de perfection évangélique. On ne cite que ceux qui sont accourus à Bétharram, dès que fut connue la fondation : MM. Chirou, Larrouy, Fondeville, Perguilhem, Cassou, Barbé Bellocq, Pujoulet et Carrerot, qui furent avec M. Guimon les *premiers compagnons* du fondateur.

Mais d'autres ont brigué cette place, et ne l'ont point occupée, malgré leur volonté. Quelques-uns n'ont pas obtenu l'autorisation épiscopale. M. Costedoat la sollicite du presbytère de Labastide-Montréjeau ; Mgr d'Arbou lui répond, le 4 décembre 1833 : « Je ne pourrai après la prochaine ordination vous permettre de rentrer à Bétharram, parce que je ne pourrais pourvoir à votre remplacement. » M. Michel Lamaysounoube, qui vit en compagnie de saint Michel, n'aura le 5 janvier 1835 que ce mot bref : « La situation du diocèse ne me permet pas d'accéder pour le moment, aux désirs que vous m'exprimez. » M. Pierre Garet, vicaire à Pontacq, est invité par Sa Grandeur, le 26 février 1835, à reconsidérer son dessein : « Le projet est saint ; mais il est important de réfléchir beaucoup avant de rien entreprendre. »

Quelques-uns se présentent que le fondateur a peut-être écartés : Pierre Lalanne, curé de Mirepeix, à qui Mgr d'Arbou écrit le 9 janvier 1836 : « Je ne mets aucun obstacle à ce que vous vous retiriez dans la maison de Bétharram » ; M. Jérôme Laborde, desservant de Borce, que l'évêque avertit, le 31 mai 1837 : « Je consens, en ce qui me concerne, à ce que vous suiviez la carrière des missions, et je laisse le soin à M. Garricoïts (sic) et à ses confrères d'examiner si vous étiez propre à cette œuvre » ; M. Pierre Louise, curé d'Arthez-d'Asson, est prévenu en ces termes, le 2 juin de la même année : « C'est à M. Garricoïts (sic) et à ses confrères qu'il appartient de juger si la Providence vous a départi les qualités nécessaires. »

Il en est d'autres encore, et non des moindres, qui, à la même époque, ont demandé officiellement à s'enrôler dans la Communauté de Bétharram, sans qu'on puisse savoir comment ils n'ont pu suivre leur vocation : M. Iriart de Macaye, M. Jean Cazenave, desservant de Sedze, M. Jean-Baptiste Etcheberry, cousin germain du saint, *Let. 12* ; M. Eugène Ségalas, supérieur du collège de Saint-Palais, M. Emmanuel Inchauspé, futur vicaire général de Bayonne, *voir Lettre 318*.

¹⁹ Le jubilé, accordé par Grégoire XVI à son avènement sur le siège pontifical, avait eu lieu dans le diocèse de Bayonne du IV^e dimanche de l'Avent, le 22 décembre 1833, au 12 janvier 1834.

²⁰ Jean Chirou, né à Pontacq le 25 février 1808, élève du séminaire de Bétharram (le registre diocésain des ordinations ne mentionne point de date pour sa tonsure et ses ordres mineurs, qu'il a peut-être reçus à Tarbes ou Saint-Pé) ; ordonné sous-diacre à Bétharram par Mgr d'Arbou le 1^{er} mai 1831, diacre à Bayonne dans le courant de la même année et prêtre le 17 décembre 1831 ; vicaire de Morlaàs, le 15 janvier 1832 ; desservant de Louvigny, le 13 juillet 1833 ; remplaçant de M. Mabrit à la cure d'Ut, le 10 août 1834 ; entré à Bétharram le dimanche 31 août de la même année ; profès de la Société du Sacré-Cœur, le 10 septembre 1841 ; élu conseiller du fondateur le 11 juin 1845, économiste de Bétharram, le 2 novembre 1846, à la mort de M. Cassou ; assistant de saint Michel le 5 juillet 1848 ; enfin supérieur général, le 16 mai 1863 ; décédé le 29 août 1873.

Si M. Chirou est prêtre, un saint prêtre, l'honneur en revient à saint Michel Garicoïts. Avant que celui-ci n'eût opéré la réforme spirituelle qui s'imposait au grand séminaire de Bétharram, s'y étaient infiltrés des éléments assez éloignés des mœurs ecclésiastiques, pleins d'esprit et de charme. A leur séduisante compagnie et amitié, ne résiste point d'abord M. Chirou, à son entrée dans la maison. Sa vocation allait sombrer, quand intervient saint Michel : « *Quittez ces amis, dit-il... Donnez-vous tout entier au Seigneur ; il vous appelle.* »

M. Chirou d'obéir aussitôt et de se confier à la direction du jeune maître. Entre le directeur et son dirigé, règne alors un climat de confiance et d'intimité. Sitôt que le saint lui dévoile ses desseins de fondation d'une société religieuse, M. Chirou s'engage à le suivre, et avant même que M. Garicoïts ne puisse commencer son œuvre, avant même qu'il ne soit déchargé de la conduite du grand séminaire, il sollicite de Mgr d'Arbou, le 27 mai 1833, la faveur de rejoindre Bétharram ; il insiste de nouveau en juillet 1834 ; il est exaucé enfin, et le 31 août, au soir, il a le bonheur d'être le premier compagnon du fondateur.

Sans jamais prétendre à l'éloquence, c'est un orateur agréable, et un confesseur plein de douceur, avec une connaissance solide de la morale. Il est donc missionnaire ; il donne beaucoup de missions, mais c'est à peine si deux ont une date : celle d'Artigueloutan en 1838 et celle de Larreule en 1856. Avec son zèle et son goût pour les randonnées apostoliques, son intelligence manque d'une certaine ampleur ; il ne voit guère, ni dans le présent ni dans l'avenir, l'urgence de l'éducation chrétienne de la jeunesse, et se met en opposition avec le fondateur, qui, à l'œuvre des missions, ajoute celle des écoles.

Entre lui et le saint, « qu'il a aimé, dit-il, plus que personne au monde », bientôt le conflit va s'aggraver sous l'influence de Mgr Lacroix ; et Michel Garicoïts sera contraint d'éloigner de Bétharram son premier compagnon et de l'envoyer, comme en pénitence, dans les résidences de Sainte-Croix et de Sarrance. Un réalisme sans envolées, rampant, empêchera toujours M. Chirou d'adopter avec élan et enthousiasme l'idéal de perfection chrétienne et la forme de vie religieuse que le fondateur propose à ses disciples. Il estime qu'on ne doit pas prêcher la sainteté à tous ; et dans la Société du Sacré-Cœur, il admet sans doute les vœux de religion, mais à la manière de Mgr Lacroix, à condition qu'ils soient facultatifs et temporaires.

Cette position lui a valu, à la mort du fondateur, d'être choisi comme supérieur de Bétharram par Mgr l'Evêque de Bayonne, qui allait le laisser à la tête de la Société pendant onze ans, jusqu'à l'élection du 23 août 1873. A ce titre, il préside, du 9 au 16 septembre 1869, la commission chargée d'adapter les règles de saint Michel Garicoïts aux volontés épiscopales et d'aménager d'une manière moins rigoureuse le vœu de pauvreté, et le 17 août 1870, celle qui préparera les Constitutions, que Mgr Lacroix présentera à Rome, à l'occasion du concile du Vatican.

Les incessantes modifications, qui se poursuivent sous son gouvernement, éloignent la communauté de l'idéal primitif. M. Chirou le sent et le regrette ; car dans son intelligence, la lumière s'est faite ; et pour la forme de vie religieuse, pour les vœux, il peut dire, comme pour l'enseignement de la jeunesse : « Pauvre M. Garicoïts, comme il a souffert de nos résistances !... Je le vois bien maintenant, il avait cent fois raison contre nous. » Il se défend d'être l'auteur de tous ces changements : « Je n'ai rien fait, ni rien voulu faire ! »

Il ne s'y est pas opposé non plus. En conséquence, on entre dans une ère de décadence. Sans légitimer aucun relâchement, le supérieur ne pousse plus au dépassement spirituel comme le fondateur : *se porter soi-même et porter les autres à la perfection.* (Doct. Spirit., p. 331.) Cette situation alarme justement les premiers compagnons du saint, qui survivent encore. Et l'un d'eux, M. Larrouy, s'en plaint dans une lettre à M. Chirou : « L'esprit de la fondation est éteint et la pensée du fondateur anéantie. »

Le supérieurat de M. Chirou est un régime de transition. Dans la prudence, la bonté, il prépare le règne de son successeur, le T.R.P. Etchécopar (L. 239). La Société lui doit une administration solide, l'organisation du recrutement, et Bétharram l'achèvement de l'Ecole Notre-Dame et les chapelles de son chemin de croix.

²¹ Antoine Carrerot, L. 399.

²² Jean Sartolou, Lettre 5, note 4.

²³ Pierre Cambot, né à Castetnau-Camblong (B.-Pyr.), le 29 octobre 1796, prêtre le 13 mars 1823, professeur à Larressore avec saint Michel Garicoïts de 1821 à 1824, professeur de philosophie en 1824 et de théologie en 1825 au grand séminaire de Bétharram, aumônier du collège communal de Saint-Palais et du collège royal de Pau, en 1833, incarné ensuite au diocèse de Paris.

²⁴ Simon Guimon, Lettre 66.

²⁵ Une retraite à cette époque est une courte mission.

²⁶ *Nous ne sommes sur la terre que pour accomplir la volonté de Dieu, c'est d'une certaine manière pour saint Michel Garicoïts le principe et fondement de sa spiritualité, comme pour saint Ignace de Loyola le *creatus est homo ad hunc finem, ut Dominum suum laudet ac reveratur, eique serviens tandem salvus fiat.* On le retrouve dans la devise qu'il donne à la société qu'il a fondée : *Fiat Voluntas Dei.* Son principe et fondement en réalité est dans la première règle du *Sommaire*. Voir Lettre 209.*

²⁷ L'expression *enjamber* revient souvent sous la plume et sur les lèvres de saint Michel : « *Il ne faut pas enjamber sur la Providence, mais suivre ses indications avec un cœur grand... Nous ne devons jamais enjamber les desseins de la Providence.* » (*Summarium Beatificationis et Canonisationis*, Rome, 1908, p. 168, 390.)

Elle est empruntée au premier et au plus aimé des maîtres spirituels de saint Michel Garicoïts : saint Vincent de Paul. Au cours d'un pèlerinage annuel du séminaire de Dax à N.-D. de Buglose, il est passé au village natal de Monsieur Vincent ; en 1827, dans trois épais cahiers, il a résumé sa vie en quatre volumes par Mgr Abelly, ouvrage qu'il a toujours à la portée de sa main sur son bureau, pour y glaner quelque avis en style pittoresque ; voir Lettre 103.

Le fondateur de saint Lazare écrit : « Ne pas enjamber sur la conduite de la Providence... Ceux-là honorent souverainement Notre-Seigneur qui la suivent et n'enjambent pas sur elle. » (Pierre COSTE, *Saint Vincent de Paul*, I, *Correspondance*, passim.)

²⁸ Texte liturgique tiré de saint Paul, II, Cor., I, 3.

²⁹ Ces trois derniers mots sont ajoutés dans l'interligne.

³⁰ C'est déjà, avec les points essentiels, la *Méthode pour connaître et suivre la volonté de Dieu* ; Lettre 164.

³¹ Une phrase a été biffée : Attachons-nous-y, mon cher ami, attachons-nous-y, dûssions-nous...

³² En gros, c'est le logis, le vivre et le couvert, dont se contente à ce moment saint Michel. Abandonnée par les séminaristes, dépouillée de son mobilier, qui a été envoyé à Bayonne, la maison de Bétharram est si délabrée, que les Filles de la Croix, qui pourraient l'obtenir facilement, s'en désintéressent, bien qu'elles soient à l'étroit dans leur couvent d'Igon. La cuisine est assurée par une ancienne servante de M. Lassalle, quand elle a des loisirs pendant la semaine.

³³ Cf. Lettre 255.

³⁴ Nabarrette, famille de Lestelle, amie de saint Michel Garicoïts ; la fille était sa pénitente.

³⁵ Centre de 3 000 habitants, à cette époque, et doyenné du diocèse de Bayonne, avec M. Susbielle comme curé.

³⁶ Casimir Nabarrette, né à Lestelle en 1810, élève de saint Michel Garicoïts au grand séminaire de Bétharram, ordonné de 24 mai 1834, vicaire à Lasseube, le 1er janvier 1835 à Orin, desservant de Rébénacq le 28 janvier 1837, de Lucq-de-Béarn le 28 novembre 1846 ; décédé le 19 mars 1869.

Il est resté l'ami de saint Michel, et en 1840, il lui offrira sa maison natale pour y transférer l'Ecole Notre-Dame.

³⁷ On attendrait ici qu'il ajoute : *comme saint François-Xavier*.

³⁸ Allusion au chapitre XXXI des *Proverbes*.

³⁹ Saint Michel avait été très impressionné par les scènes antireligieuses de la révolution de juillet 1830 ; il redoutait le retour de la persécution.

⁴⁰ On notera ici la maturité de ce maître spirituel de trente-sept ans, et son réalisme solide. Pas plus que sainte Thérèse de Lisieux, il ne pense pas « que pour arriver à la perfection, il soit nécessaire de faire de grandes choses. » Il constate même que cela est presque impossible dans la vie ordinaire, où, pour la pratique des vertus, s'il y a « *nombre de petites occasions, les grandes sont rares.* » (Doct. Spir., p. 117.) La méthode qu'il enseigne consiste à *faire grandement de petites choses*, comme Dieu « qui fait tout en grand ». (Doctr. Spir., p. 95.)

Il se rattache par là à saint François de Sales, qui écrit : « Nous devons nous appliquer à doubler, non nos idées ni nos exercices, mais la perfection avec laquelle nous les faisons, taschant par ce moyen de gagner plus par un seul acte, comme indubitablement nous devons, que nous ne ferions pas avec cent autres, faits selon notre propension et affection. » (*Vrais Entretiens*, VII.)

⁴¹ Le *Combat Spirituel* traite de la nature de la perfection chrétienne au chapitre premier, de ce qui peut nous empêcher de juger sainement des choses au VIII^e, de l'exercice de la volonté et de la fin vers laquelle nous devons diriger toutes nos actions intérieures et extérieures au X^e.

⁴² Jean-Baptiste Etcheberry est un cousin germain de saint Michel Garicoïts ; né à Ibarre le 2 décembre 1806 dans une famille encombrée de berceaux ; à quatre ans, des parents sans enfants (son oncle et sa marraine) l'adoptent et le prennent dans leur maison d'Ibarolle ; il fréquente l'école du village, et il a vite emmagasiné tout le savoir que l'Empire et la Restauration dispensent aux petits montagnards des Pyrénées. Il sait lire, écrire, compter et réciter par cœur et mot-à-mot son catéchisme basque.

A douze ans, il est berger ; un bon voisin le forme au métier.

Soudain son oncle, dont il garde le troupeau, tombe malade ; il va bientôt mourir, il le sent. Il appelle à son chevet son petit pâtre, et sans détours ni préambule, comme il sied à un bon Basque, il lui demande :

« Veux-tu être prêtre ?... »

Si tu veux être prêtre, je te laisse dans mon testament de quoi te faire instruire... »

Prêtre, voilà une chose à laquelle Jean-Baptiste Etcheberry n'a jamais pensé. Et pourtant, dans sa petite tête, il réfléchit un instant et décide promptement.

« C'est peut-être un appel de Dieu. Il serait mal de faire la sourde oreille. Essayons... »

On lui a ménagé une place dans une école de Saint-Jean-Pied-de-Port. Ses progrès sont étonnants. Saint Michel Garicoïts, qui s'intéresse à ce cousin, intervient, l'amène près de lui à Cambo chez un maître de pension, le fait admettre à dix-sept ans, en quatrième, au petit séminaire de Larressore, l'accueille après ses études secondaires au grand séminaire de Bétharram, comme élève de philosophie, l'accompagne jusqu'au sacerdoce.

Il lui est conféré en juillet 1833. On le nomme aussitôt vicaire à Hélette, où il reçoit cette lettre ; en 1837, il fait partie de la seconde Société des Prêtres Adorateurs de Hasparren ; en 1843, il devient aumônier de la maison provinciale des Filles de la Croix à Ustaritz, où il mourra le 6 octobre 1898. Il avait été nommé chanoine honoraire en 1894.

Saint Michel aimait l'accueillir pour un séjour à Bétharram, et ne manquait jamais, chaque année, d'aller passer quelques jours auprès de lui à l'aumônerie d'Ustaritz.

Il a publié quelques écrits en basque : *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, Mois de Marie, Vie abrégée de saint Michel Garicoïts, Miguel Garicoitz aphezaren bicitcea laburzki*. (Bayonne 1882.) En 1848, il lance un *Almanach*, dont il assurera la publication pendant cinquante ans, et qui rendra son nom populaire dans le pays. Son but était de répandre, chaque année, dans le peuple des vérités saines, avec un langage plein de verve et d'humour.

Il écrivait au courant de la plume, donnant à sa pensée une expression simple, utilisant les diverses tournures dialectales, sans aucun souci de purisme. Il n'avait guère de patience pour se relire. Comme l'homme, le style est de premier jet, sans aucun apprêt.

Mgr Jauffret a brossé de lui ce portrait : « Au physique, M. Etcheberry rappelait le vénérable curé d'Ars. Ses traits émaciés semblaient d'un cénobite, vivant d'une carême rigoureux et permanent. Mgr Pie, dans une visite qu'il fit au couvent d'Ustaritz, trouva qu'il était le modèle du genre. Mais de petits yeux noirs et vifs animaient et égayaient cette physionomie.

Au moral, c'était la figure sacerdotale la plus édifiante, avec l'agrément des plus aimables originalités. Et c'est ainsi qu'il était connu dans la contrée.

Comme à tout ce qui lui arrivait, devait se mêler quelque chose de plaisant, un jour une lettre lui fut envoyée avec cette adresse : *A Monsieur le Saint-Homme près du couvent d'Ustaritz*. La lettre arriva directement au destinataire. Quand on le détermina à l'ouvrir, il lut encore : « *Monsieur le Saint-Homme* ». C'était une affaire qu'on venait recommander aux prières de l'homme de Dieu.

Son désintéressement et sa charité ne connaissaient pas de limites. Quoique pauvre, il donnait toujours et à tous ceux qui lui demandaient. Toutes les circulaires mendiante, avec ou sans image, savaient son adresse. Il n'en laissa pas une seule sans porter à la poste sa réponse accompagnée d'une obole.

Une fois dans sa vie, il se vit riche et même trop riche. Son *Histoire Sainte* s'étant vendue assez rapidement, il eut sous les yeux et entre les mains mille francs en louis d'or. Il n'avait jamais vu autant de pièces d'or, si ce n'est peut-être en passant devant les vitrines de quelques banques de change. Il frissonna. Si son cœur allait s'attacher à l'argent !... Vite il élargit encore ses largesses, et bientôt son cœur se rasséréna. Il était à l'abri des atteintes de l'avarice. » (*Lett. Pastor.*, du 21 janvier 1901.)

⁴³ Allusion à l'œuvre que saint Michel organise à Bétharram, pour laquelle son cousin avait déjà été pressenti pendant ses études au grand séminaire.

⁴⁴ Saint Michel, comme point de repère d'une vocation, cherche un signe divin : *Dieu seul sait à quoi il vous destine*, écrit-il à un jeune homme, *lui seul peut vous le faire connaître*. » (Lettre 164.) « *Il vous le fera connaître d'une manière qui ne laisse aucun doute.* » (Lettres 72, 59, 193.) Ce n'est parfois qu'un « *simple mouvement intérieur.* » (Lettre 271), ou « *une illumination soudaine.* » (Lettre 55.)

Il a une méthode à lui « *pour connaître la grâce elle-même, pour la sentir.* » (Doct. Spir., p. 279.)

⁴⁵ Ibarolle, paroisse du diocèse de Bayonne : 310 fidèles à l'époque.

⁴⁶ Hiriart, domestique de Bétharram, qui monta un petit commerce et fit faillite. Saint Michel, sans aucune obligation, tint à payer tous les créanciers.

⁴⁷ Prie pour moi. Tout à toi dans le Christ.

⁴⁸ Soeur Marie-Raphaélina, dont on n'a retenu que le nom et le titre.

⁴⁹ Les Filles de la Croix, ou encore Sœurs de Saint-André, ont été fondée en 1807, au château de Molante, dans le diocèse de Poitiers, pour l'éducation de la jeunesse et le soin des malades, par le curé de Maillé, saint André-Hubert Fournet (1752-1834) et par sa collaboratrice, sainte Elisabeth Bichier des Ages (1773-1838). (Jules Saubat, André-Hubert Fournet, Tarbes, 1824, Elisabeth Bichier des Ages, Albi, 1941 ; Rigaud, La Bienheureuse Elisabeth Bichier des Ages, Poitiers, 1934 ; Pierre Fernessolle, *Sainte Elisabeth Bichier des Ages*, Paris, 1947.)

La nouvelle société religieuse s'étendra rapidement en France, où elle forme à l'époque de saint Michel les cinq provinces de La Puy, Paris, Igon, Ustaritz et Colomiers ; elle est établie actuellement en France, en Italie, en Espagne, au Canada, en Argentine, en Uruguay, au Congo. La maison-mère est à La Puy, dans la Vienne.

Saint Michel Garicoïts, par son action dans la maison provinciale d'Igon, où il est resté aumônier de 1828 à 1863, a mérité d'être inscrit dans le nécrologe avec déclaration.

« Le bon Père Michel Garicoïts, supérieur et fondateur des Pères de Bétharram, décédé à Bétharram le 14 mai 1863, saint jour de l'Ascension, a l'âge de 65 ans. Prêtre vraiment selon le cœur de Dieu, d'un jugement exquis, d'une instruction solide, une simplicité admirable, d'un dévouement sans bornes. Chargé de la direction des Sœurs d'Igon dès leur arrivée, il a contribué plus que personne par sa piété, par sa sagesse, ses instructions, son influence, au développement de cette importante maison. La Congrégation n'a jamais eu d'ami plus intime, plus vrai, plus ardent ; il n'a cessé de faire un seul esprit et un seul cœur et avec les fondateurs et avec leurs successeurs. Il est mort pleuré et béni de tous, laissant la réputation et les œuvres d'un saint. »

⁵⁰ Variante des Filles de la Croix : *tirer*.

⁵¹ Souvenir d'un texte de saint François de Sales : « Nous sommes comme des enfants, lesquels sont bien à l'aise d'aller dire à leur mère qu'ils ont été piqué, afin que la mère les plaigne et souffle sur le mal, qui est déjà guéri... (*Vrais Entretiens*.) Voir Lettres 41, 110, 131, 137, etc.

⁵² Saint Michel proclame la primauté de l'amour dans la vie spirituelle : « L'amour, voilà ce qui mène l'homme, voilà le secret ressort qu'il faut découvrir... Voilà le germe divin à développer dans les cœurs. S'il manque, il n'y a rien à faire. » (*Doct. Spir.*, p. 112.)

Cette prééminence est marquée dans l'original par un procédé graphique : les deux mots *par amour* s'étalent sur la page en grands caractères et ils sont plusieurs fois soulignés.

⁵³ Cet alinéa ne se trouve pas dans Bourdenne.

⁵⁴ Citation de l'Épître aux Philippiens, chap. II, du verset 1 à 8.

⁵⁵ Jean-Baptiste Etcheberry était en ce moment membre de la Société des Prêtres adorateurs du Sacré-Cœur. Voir Lettre 12.

⁵⁶ La tante et la cousine de saint Michel Garicoïts ; mise en garde contre la prodigalité de son cousin qui devait devenir inquiétante avec l'âge.

⁵⁷ Le frère est Jean-Pierre-Hippolyte Deyhéralde, né à Hasparren le 14 août 1803, ordonné le 9 mars 1828, vicaire d'Espelette le 12 mars de la même année, desservant à Larressore, le 1er janvier 1829, entre dans la Société des Prêtres Adorateurs du Sacré-Cœur le 11 août 1833 ; il en sera le supérieur de 1839 à 1881, date de sa mort.

⁵⁸ Petite paroisse du Pays Basque, avec 350 habitants environ ; le desservant est M. Bentem.

⁵⁹ On peut voir dans ce souhait quelque chose de prophétique : cette même année 1837, en novembre, saint Michel va ouvrir l'École de Notre-Dame. Aussitôt commencent les contradictions : dans la petite communauté naissante, les missionnaires s'opposent à l'éducation de la jeunesse ; les persécutions suivent : l'Université, qui veut étouffer l'œuvre à sa naissance, stimule son recteur d'Académie, Monsieur Loysen, pour qu'il interdise le latin, puis requiert de M. Bombalère, procureur du roi, pour qu'on ne reçoive pas de pensionnaires. Et des croix, en aura-t-il dans sa vie de plus pénibles que celles qui lui viennent des exigences, du départ et des crimes de Vincent Eliçabide?

⁶⁰ François Coumerihl, mais à Lescun (B.-Pyr.) le 21 novembre 1807, élève du séminaire de Bétharram, ordonné le 1er mai 1831, vicaire de Coaraze la même année, desservant d'Anoye en 1832, de Labastide-Villefranche en 1833, de Lestelle en 1844, entré à Bétharram en juillet 1846, décédé le 23 juillet 1878.

Il avait été élève de philosophie de saint Michel Garicoïts au séminaire. Quand celui-ci le reçut dans la Société, il lui confia la paroisse de Lestelle : un peu plus tard il l'envoya en Espagne, après 1857, pour y rechercher sur les indications de Bascle de Lagrèze dans ses *Pèlerinages des Pyrénées*, et celles des chapelain de N.-D. de Sarrance, l'ancienne statue de Notre-Dame de Bétharram, enlevée pendant les guerres de religion.

⁶¹ Allusion à l'Évangile : *Vous êtes le sel de la terre ; si le sel vient à s'affadir...* (Matth., v. 13.)

⁶² Sœur Élisabeth, aujourd'hui sainte Élisabeth Bichier des Ages, née le 5 juillet 1773 au château des Ages dans le Berry, devient sous la Révolution la pénitente du curé de Maillé, saint André Hubert Fournet, sa collaboratrice ensuite, sous l'Empire et la Restauration, pour la fondation des Filles de la Croix en 1807 ; elle est leur Supérieure Générale jusqu'à sa mort, le 26 août 1838, à La Puy.

Béatifiée par Pie XI le 13 mai 1934, elle sera canonisée par Pie XII le 6 juillet 1947 en même temps que Michel Garicoïts. (Voir Lettre 22.)

Ils sont unis dans la gloire comme ils l'avaient été dans la vie. Saint Michel a vécu dans le sillage de cette noble demoiselle. Il lui attribue *sa conversion*, c'est-à-dire sa résolution d'être un saint, et l'essentiel de la fondation de la Société du Sacré-Cœur, disant :

« *C'est elle qui a tout fait.* »

Or ils ont vécu fort éloignés l'un de l'autre, à quelques 400 km, elle, à La Puy, dans la Vienne, lui, dans les Pyrénées, à Bétharram. Ils se sont cependant connus assez longuement pendant une douzaine d'années, avec des relations diverses et fréquentes. Leur première rencontre a eu lieu, semble-t-il, à Bayonne, entre le 22 et le 25 avril 1825, sous le regard de Mgr d'Astros. Leurs entrevues se multiplient ensuite, soit à Bétharram, où sainte Élisabeth accourt en pèlerinage, soit au couvent d'Igon, où elle séjourne souvent, et où saint Michel se rend deux ou trois fois par semaine, comme chapelain et confesseur de la communauté, peut-être aussi à Ustaritz, quoique rarement.

Voici à peu près la date de ces contacts :

1825	du 22 au 25 avril, à Bayonne.	
1827-1828	de fin décembre à fin janvier,	à Igon et à Bétharram.
1828	du début de mai à fin juin,	à Igon et à Bétharram.
1829	du 19 mars au début avril,	
	en juillet,	
	en décembre	
1830-1831	du 23 décembre au 20 mars,	
1831-832	de Noël à Pâques,	
1834	en avril et mai,	
1834-1835	de fin décembre à fin février,	
1836-1837	du 25 décembre au 18 janvier,	
1837	du 8 octobre à fin décembre,	

⁶³ Ancienne orthographe de La Puye.

⁶⁴ J.-B. Etcheberry était alors dans la société des Prêtres de Hasparren ; Voir Lettre 12.

⁶⁵ La Charte de 1830 avait promis la liberté d'enseignement. La loi Guizot, le 28 juin 1833, pour l'enseignement primaire seulement, substituait au monopole de l'Université la libre concurrence. De nombreux évêques invitent alors leur clergé à fonder des écoles primaires. Il ne faut pour cela, selon l'arrêté de 1837, que l'autorisation préalable du recteur de l'Académie, donnée sur demande écrite, avec l'avis du comité communal de surveillance, la délibération du comité d'arrondissement, le plan du local, visé et certifié par le maire, et l'exposé du programme des cours.

Saint Michel Garicoïts aime trop l'enfance pour ne pas entendre la voix des évêques, et profiter des lois. En novembre 1837, il ouvre l'École Notre-Dame de Bétharram. Il en confie d'abord la direction à des laïques : Vincent Eliçabide, de 1837 à 1839, à Jean Lacazette en 1839. A partir de cette date, il la remet à un prêtre de la Société, M. Didace Barbé.

⁶⁶ L'école primaire de N.-D. de Bétharram devient école primaire supérieure le 5 novembre 1840. C'est le jour même, où elle ouvre ses portes que le recteur de l'Académie de Pau, M. Boucley, signe l'acte d'autorisation.

⁶⁷ C'était la ville d'Aire ; là était toujours le célèbre collège royal, où saint Michel avait terminé ses études secondaires.

⁶⁸ Il s'agit du futur directeur de l'école Notre-Dame, M. Barbé.

Didace Cazenave-Barbé est Né à Beuste (Basses-Pyr.) le 15 février 1813. Le curé, M. Pouré, d'Arudy se chargea de sa formation ; pour la compléter, on l'envoya, en 1830, au petit séminaire de Saint-Pé-de-Bigorre ; il y suivit le cours de rhétorique et de philosophie ; le supérieur, M. Laurence, le futur évêque des Apparitions de Lourdes, le retient comme séminariste-professeur avec le désir de le garder dans le diocèse. En 1832, il est chargé du cours d'écriture ; en 1833, de la septième et de la huitième.

Il suit en même temps les cours de théologie. Ils sont donnés aux séminaristes par saint Michel Garicoïts, qui vient de Bétharram plusieurs fois par semaine. Entre le maître et le disciple, se noue alors une amitié, que le temps affermira encore. M. Barbé est déjà le dirigé du fondateur de Bétharram ; il lui tarde d'être de sa famille.

Après que Mgr Lacroix lui a conféré le diaconat dans sa cathédrale, le 9 juin, et le sacerdoce au séminaire de Bayonne, le 22 septembre 1838, cette faveur lui est accordée. Il émettra ses vœux de religion le 22 octobre 1842.

C'est un éducateur-né. Saint Michel entend se reposer sur lui pour la direction de l'école Notre-Dame, qu'il a fondée. Il y a bien là Vincent Eliçabide, mais il glisse déjà vers son terrible destin. Il y aura bientôt Jean Lacazette, mais il s'enfuira comme « une poule mouillée ». La place est libre.

Pour s'y préparer M. Barbé est envoyé suivre les cours au collège royal d'Aire-sur-Adour. Il se présente ensuite devant les examinateurs de l'Académie de Pau ; ils lui décernent le brevet de capacité du premier et du second degré.

Il est aussitôt nommé directeur. Sous son impulsion, l'école Notre-Dame prend son essor ; le nombre des élèves ne cesse de croître ; en 1840, commence le cours primaire supérieur ; en novembre 1847, trois ans avant la loi Falloux, le cours secondaire ; en 1855, elle aura ses premiers bacheliers : trois candidats, trois reçus.

Grâce aux saines directives de saint Michel, un peu moins de dix années ont suffi pour élaborer, perfectionner une pédagogie nouvelle, appelée à tant de succès auprès des familles de l'ancien et du nouveau monde, et pour former aussi cette brillante pléiade de jeunes maîtres, qu'à partir de 1849 le fondateur de Bétharram va répartir dans les établissements scolaires, qu'on lui demande à Orthez, Mauléon, Asson, Oloron, Buenos-Aires, Montevideo.

Sa valeur, son prestige font désirer le concours de M. Barbé dans l'administration de la Société du Sacré-Cœur. Il est élu conseiller en 1846 ; en 1851, saint Michel le choisit comme assistant.

Un champ d'apostolat plus vaste s'ouvre bientôt à son zèle. En 1854, le gouvernement argentin, pour favoriser l'immigration des colons pyrénéens vers les Pampas, sollicite de l'évêque de Bayonne le concours du clergé. Mgr Lacroix se tourne vers Bétharram. D'un élan unanime, l'assemblée générale de la Société, le 16 octobre, vote la mission d'Amérique.

Huit volontaires sont désignés. M. Barbé est mis à leur tête. Ils s'embarquent à Bayonne sur un petit voilier, l'*Etincelle*, le 31 août 1856. Ils n'atteindront Buenos-Aires que 65 jours après, le 4 novembre. Et aussitôt ils se mettent à l'œuvre.

M. Barbé n'a aucune expérience de la langue du pays, et il s'institue déjà professeur de catéchisme. L'âme des enfants attire cet apôtre. Et pour eux, moins de 18 mois après son débarquement en Argentine, il ouvre déjà une école. C'était le 19 mars 1858, un vendredi. Il s'était contenté d'abord d'un dépôt de cuirs abandonné ; l'année suivante, pour accueillir une marée d'élèves, il lui faut un beau collège. Il le bâtit et l'inaugure le 19 mars. Il n'existe guère de manuels scolaires ; ou s'ils existent, ils ne sont point à son goût. Il rédige avec ses confrères ceux qui sont indispensables, et les confie aux presses du meilleur imprimeur de la capitale, M. Coni. L'Université, qui détient le monopole de l'enseignement, dresse contre lui sa barricade, les examens. M. Barbé la franchit triomphalement avec tous ses candidats. Voir Lettre 351.

En même temps, sans diminuer l'effort missionnaire dans les Pampas, en l'amplifiant même, il crée un centre de vie spirituelle à Buenos-Aires dans l'église San Juan, à la fin de 1856, et un autre, le 1^{er} mars 1861, à Montevideo, dans la chapelle des Basques, dédiée à l'Immaculée Conception. Dans cette ville encore, le 1^{er} octobre 1867, il fondera un collège pour la jeunesse de l'Uruguay.

Son activité était à la mesure de son dévouement, qui était sans limites. Il était partout : à la chapelle et en récréation, au dortoir et au réfectoire, à l'étude et en classe. Il faisait tout, à la fois professeur et surveillant, prédicateur et confesseur, directeur d'école et supérieur de la communauté. Et toute cette activité débordante est soutenue par une vie intérieure profonde. Son travail prolonge sa prière, car il est toujours en union avec Dieu. Il y a une flamme divine dans son regard, de la sagesse dans ses avis et ses décisions, de la bonté dans ses propos. Les professeurs comme les élèves s'empressent autour de lui ; ils l'écoutent avec une égale vénération. Il est pour tous le maître de leur intelligence et le père de leur âme.

Un labeur sans répit, une austerité d'ascète, ont ruiné une santé déjà fragile. Les derniers jours de sa vie, il se traîne en classe sur des béquilles ; la fièvre le mine ; un jour, pendant qu'il dicte son cours, il s'affaisse devant ses élèves ; on l'emporte sans connaissance dans sa cellule ; c'est pour y mourir ; il s'éteint dans la joie et la lumière le 13 août 1869, laissant les œuvres et la réputation d'un saint. Ses funérailles furent une apothéose.

Son successeur au collège de Bétharram, le P. Romain Bourdenne, a fait son portrait dans le discours de distribution des prix, en août 1870 ; il fut ajouté à la fin de la *Vie et Lettres du R.P. M. Garicoïts*. Un de ses élèves de Buenos-Aires, Apolinario Casabal, a écrit sa vie dans la *Revista* en 1898 : *El R.P. Diego Barbé*, dont l'annuaire des anciens élèves de San José a reproduit six chapitres.

Saint Michel Garicoïts aimait et estimait beaucoup M. Didace Barbé. Il songeait à lui comme successeur ; et de son vivant même, il est prêt à lui céder sa place ; c'est ainsi qu'il s'offre à se substituer à lui dans le groupe qui part pour l'Amérique. Entre les deux a existé une correspondance qui, sauf quelques fragments, reste introuvable. Le P. Magendie avance que M. Barbé, un peu avant sa mort, détruisit les lettres que lui adressait le saint : elles étaient trop élogieuses pour sa personne. Quelques années après, elles semblent avoir été entre les mains de M. Etchécopar, qui les utilise en 1890, dans le *Recueil de pensées du R.P. Michel Garicoïts*. On n'en trouve plus trace.

⁶⁹ Le brevet de capacité, l'équivalent du brevet simple actuel, n'était pas rigoureusement exigible pour la direction d'une école primaire, s'il s'agissait d'un congréganiste ou d'un ecclésiastique ; il semble que saint Michel veuille ce diplôme pour donner aux familles une garantie officielle de compétence. Il est possible qu'il ait poussé M. Barbé jusqu'au brevet de capacité du second degré, qui lui servira à transformer l'école primaire de Bétharram en école primaire supérieure.

⁷⁰ Jean-Baptiste Garat, Lettre 9, note 3.

⁷¹ M. Taury est né à Vivonne (Vienne) le 2 avril 1791 ; sous la Restauration, il est professeur de Théologie au grand séminaire de Poitiers ; à l'un de ses anciens élèves, Henri-Adolphe Gaillard, qui songe à fonder une œuvre de charité, la Société des *Pauvres Filles de la Sainte Vierge*, il donne cette directive : « Allez avec confiance, vous avez tous les défauts requis pour réussir en de pareilles choses. » Il est bientôt nommé doyen de Saint-Pierre de Chauvigny.

Saint André-Hubert Fournet l'arrache à cette cure, et l'obtient en janvier 1833, comme collaborateur auprès des Filles de la Croix. A la mort du fondateur, le 13 mai 1834, il devient supérieur général de la Communauté. Il est nommé, le 29 octobre 1844, archiprêtre de Niort. C'est là qu'il meurt, le 21 août 1859, foudroyé par une congestion cérébrale, après une homélie sur la parole du pharisien et du publicain. Son cœur sera porté, le 9 mai 1860 dans la chapelle du cimetière des Filles de la Croix, après la messe chantée par saint Michel Garicoïts qui était en voyage à La Puye. (Voir Lettre 258.)

Quelques relations ont existé entre ces deux hommes. M. Taury est venu à plusieurs reprises dans les Pyrénées, pour visiter les religieuses ; il est à Ustaritz le 6 novembre 1835, à Igon le 19 novembre de la même année. Il y séjourne encore en novembre 1836. Saint Michel l'accueille à Notre-Dame de Bétharram en octobre 1835 et 1837, pour un séjour prolongé. M. Taury, à son tour, présentera solennellement à la communauté le P. Garicoïts, qui s'y rend pour la première fois autour de l'année 1844.

Le P. Taury dira à Mgr Pie de saint Michel : « *C'est le directeur le plus estimé du diocèse de Bayonne et l'instrument principal des bénédictions que Dieu répand sur l'Institut des Filles de la Croix dans le midi.* »

⁷² Sœur Saint-Just, née Marie Aphalo en 1803, Fille de la Croix en 1830, morte en 1832 ; elle avait pris le nom du patron de sa paroisse natale, qui est aussi celle de saint Michel depuis le concordat : *Saint-Just-Ibarre*.

Saint Michel Garicoïts appréciait fort la famille Aphalo, (Voir Lettre 190), dont le fils avait été son condisciple au collège.

⁷³ Ustaritz, ville de 2 400 habitants au temps de saint Michel, ancienne capitale du Labourd. Le 29 juillet 1829, en partant d'Igon, saint Elisabeth Bichier des Ages vint y fonder une résidence des Filles de la Croix, qui devint très prospère et fut bientôt érigée en maison provinciale. Saint Michel Garicoïts s'y rend souvent, et, pour les confessions – il est pendant longtemps confesseur extraordinaire des religieuses – et pour les retraites. Il y est accueilli, dès 1845 par la sœur de M. Chirou qu'il a formée à Igon, Sœur Théodosie ; il s'y trouve en famille avec son cousin, Jean-Baptiste Etcheberry, qui est l'aumônier du couvent, (Lettre 12), avec sa sœur Marie et son Frère Paul, qui se sont retirés dans cette bonne demeure.

Il s'y rend chaque année, et quelques dates de sa présence sont connues :

En 1834 : 9 décembre.

1850 : janvier.

1855 : le 25 septembre.

1856 : après le 25 mars.

1856 : le 27 août.

1858 : en juillet.

1860 : entre le 28 mai et le 2 juin.

1861 : à la mi-février.

1862 : le 19 mars : il y célèbre la fête de saint Joseph.

1862 : le 18 août.

⁷⁴ Raymond Etcheverry, né à Harambels le 2 janvier 1767, desservant d'Ossès, de 1806 à 1812, et de 1812 à 1844, de Saint-Just-Ibarre, après le rattachement de la paroisse d'Ibarre, où est né saint Michel, à celle de Saint-Just après le concordat, par décision officialisée le 25 juin 1841.

C'est au presbytère de M. Etcheverry que saint Michel, devenu séminariste, sera ordinairement accueilli pendant ses vacances, quand il n'est pas l'invité de la famille de Saint-Jayme.

⁷⁵ La supérieure du couvent d'Ustaritz.

⁷⁶ M. Taury, Lettre 17.

⁷⁷ E... C'est l'initiale de l'un des plus grands criminels du XIX^e siècle, Eliçabide. Pierre-Vincent Eliçabide, né à Gotein (B.-Pyr.) en 1810, entré au séminaire de Bétharram ; saint Michel Garicoïts, dont il était un des plus brillants élèves, ne le poussait guère vers la cléricature ; il passe ensuite au grand séminaire de Bayonne, où les directeurs qui ont à décider de son admission aux ordres, le mettent en congé ; il trouve une place de précepteur à Bordeaux ; là il obtient le brevet de capacité ; c'est alors que saint Michel, qui va ouvrir l'Ecole Notre-Dame, fait appel à son concours et le présente au recteur d'Académie comme directeur officiel.

De l'aveu même du fondateur, pendant l'année 1837-1838, il se montrera « vraiment dévoué » (Lettre 108) ; mais l'année suivante, à cause de ses prétentions, de ses exigences et surtout de sa sévérité excessive, il fallut, en octobre 1839, se séparer. Eliçabide gagna Paris.

Il avait connu une jeune veuve de Pau, Marie Anizat, qui avait deux enfants ; il lui fit espérer de l'épouser il fit venir l'un des enfants à Paris sous prétexte de faciliter son éducation ; il l'assomma à La Villette le soir de son arrivée, le 14 mars 1840 ; il décida enfin Marie Anizat à le rejoindre à Paris avec sa fille, alla à leur rencontre à Bordeaux et les massacra toutes deux au cours d'une promenade à Artigues le 9 mai 1840. Arrêté, écroué à la prison du Hâ, il fut condamné à mort le 11 septembre et exécuté sur la place d'Aquitaine, le 3 novembre 1840.

Saint Michel Garicoïts alla le visiter dans sa prison, et lui écrivit plusieurs lettres, hélas ! perdues.

⁷⁸ Ce détail accuse le bouleversement psychologique de saint Michel que la messe plongeait dans un recueillement extatique.

⁷⁹ Igon est à cette époque un village de 750 habitants. Là, dans la petite ferme du chanoine Procope Lasalle, supérieur de Bétharram, a été fondé le 25 avril 1825 le premier couvent des Filles de la Croix par sainte Elisabeth Bichier des Ages, qui y amena de La Puye les sœurs Saint-Basile, Berthile, Valentin et Zozime ; il fut sanctifié par la visite de saint André-Hubert Fournet du 27 avril au 5 mai 1826.

L'arrivée inopinée de quelques postulantes détermina Mgr d'Astros à y ouvrir un postulat en février 1826, et un noviciat en février 1827. Le couvent d'Igon, avec les nouvelles religieuses qui s'y forment, établit dans la région de nouvelles résidences : Saint-Pé-de-Bigorre, le 12 janvier et Bayonne le 8 juin 1828, Bagnères-de-Bigorre le 19 mars et Ustaritz le 29 juillet 1829.

La fondation d'Ustaritz avait entraîné la fermeture du noviciat d'Igon ; mais le flot accru des postulantes obligea à l'ouvrir de nouveau en 1830 ; et les fondations continuèrent : celle de Pontacq le 9 février 1831, celles d'Arudy, Ozon, Argelès en 1834, celle de Tarbes le 16 novembre, et le 1^{er} décembre 1836 celle de Colomiers, près de Toulouse. En moins de quarante ans, pour le seul diocèse de Bayonne, le couvent d'Igon avec celui d'Ustaritz, érigés en maisons provinciales, ont établi 80 résidences ; il y en aura 114 en 1903.

A ce brillant essor, saint Michel Garicoïts a grandement contribué et par son action et par ses œuvres. Les missionnaires qu'il a créés, sillonnent le pays et drainent vers Igon et Ustaritz le meilleur de la jeunesse féminine. Il est à plusieurs reprises confesseur extraordinaire des Filles de la Croix ; il est surtout aumônier du couvent d'Igon, et cela avec un succès égal, pendant trente-cinq ans. On estime que plus de 1 200 religieuses ont bénéficié de sa direction suivie ; il a formé des sujets d'élite, que la Congrégation a portés aux plus hautes charges, à celles de supérieures générales comme la T. H. Sœur Saint-Roger et la T. H. Sœur Saint-Sabinien.

Le service de l'aumônerie d'Igon était assuré d'abord par le grand séminaire de Bétharram, dont le supérieur avait obtenu la fondation. Il fut confié à M. l'Économiste. C'était à cette époque M. Charles Labarrère. M. Garicoïts lui succède. Il ne sera aumônier en titre qu'en 1831, mais il en exerce déjà les fonctions en 1828 ; comme confesseur, son ministère semble même avoir commencé vers la fin de 1826, car il parle dans une lettre de ses « 36 années d'expérience » ; (Lettre 389). Il remplira cette tâche jusqu'à sa mort le 14 mai 1863.

Ce ne fut point sans quelques péripéties. Ce post parut-il incompatible avec celui de supérieur du grand séminaire de Bétharram ? En tout cas, le chanoine Clavier, vicaire général honoraire, viendra vers le mois d'août 1832 installer M. Guimon comme aumônier d'Igon. Celui-ci ne sut pas éviter une *direction trop sèche*, qui décourageait novices et postulantes ; sainte Elisabeth Bichier des Ages s'en plaignit et obtint le retour de cet « *homme exquis* » qu'est saint Michel Garicoïts.

Au début, le couvent ne comprenait qu'un nombre réduit de religieuses ; il s'accrut rapidement avec l'afflux des postulantes ; vers 1845, il n'entre pas moins de quarante à cinquante jeunes filles au noviciat. Elles réclament une ample sollicitude spirituelle : de longues séances de confessionnal et des conférences. A l'ensemble des religieuses, il faut assurer une messe le plus souvent possible, la confession et de solides instructions deux fois par semaine, avec parfois la méditation. Des œuvres nouvelles se sont ajoutées à l'école primaire ; il y a un orphelinat et un pensionnat, qui comportent leurs cours de catéchisme. Le rôle de l'aumônier est de plus en plus vaste, de plus en plus absorbant.

M. Labarrère ne consacrait à la maison que quelques heures du dimanche et du jeudi. Saint Michel fait d'abord comme lui ; mais bientôt deux jours ne suffisent plus ; à partir de 1850, il y consacre trois jours par semaine ; c'était en dernier temps le dimanche, le mercredi et le jeudi.

En 1850, Mgr Lacroix, d'accord avec les supérieures, presse saint Michel de prendre un collaborateur ; il choisit M. Lassus (Lettre 153). Dès le mois d'avril, il l'initie à ce ministère ; mais M. Lassus ne réussit point auprès des religieuses.

A Bétharram, il y en eut qui estimaient le fondateur trop pris par l'œuvre d'Igon. En leur nom, M. Larrouy, à l'assemblée générale d'octobre 1854, présenta une motion demandant à l'évêque de décharger le supérieur de l'aumônerie ; la motion ne fut point votée. Mais dès le mois d'août 1859, on a trouvé en M. Mouthes le collaborateur désiré, auquel s'adjoint parfois M. de Balliencourt. C'est ainsi que saint Michel a rempli jusqu'à sa mort auprès des Filles de la Croix le ministère spirituel que lui avait confié sainte Elisabeth Bichier des Ages, leur fondatrice. Voir Lettre 22, 15, en note.

⁸⁰ Saint Michel comparut devant une commission rogatoire, puis devant les assises de Bordeaux, le 10 septembre 1840.

⁸¹ Sœur Saint-Jérôme, Lettre 59.

⁸² Jean-Baptiste Etcheberry, Lettre 12.

⁸³ Mots basques ; ils semblent avoir été employés par M. Etcheberry dans la lettre qui a mérité cette réponse ; ils signifient *froideur* ou *indifférence garicoïste*. A Ibarre, les Garicoïts étaient connus, semble-t-il, par la maîtrise de soi, qui se traduisait par une extrême réserve de sentiments, de l'indifférence et de la froidure ; ils passaient pour avoir plus de tête que de cœur. Cette réputation, saint Michel Garicoïts la repousse : il est sensible à l'affection, il y répond avec tendresse.

On remarquera ici la graphie *Caracoïstar* au lieu de *Garicoïstar*, qui semble la plus ancienne à Ibarre. Voir Lettre 6.

⁸⁴ Paroisse du diocèse de Bayonne, avec 1 200 fidèles à cette époque ; M. Lissardy est desservant. Son cousin y avait été vicaire.

⁸⁵ Saint Michel Garicoïts, au début de la fondation, n'eut pas à se féliciter de l'emploi de domestiques, que ses multiples occupations empêchaient de contrôler. L'un, nommé Hiriart (voir Lettre 13), s'éclipsa après avoir laissé 1 000 francs de dettes ; un autre fut remercié, après avoir soustrait un jambon à la dépense de Bétharram, qui n'était point très pourvue.

Il résolut de recourir à de pieux laïques, de les associer à la communauté, d'en faire des Frères, comme ceux qu'il avait appréciés chez les Capucins espagnols. Mais leur formation fut d'abord très difficile. L'un d'eux, venu de Ger était pieux, austère ; sur une observation de M. Bellocq : « Ceci n'est pas bien balayé !... », il perd la tête et erre deux jours par le Calvaire. D'un autre, on veut faire un cuisinier, on n'épargnera rien pour cela ; on paie même un chef de Cauterets pour lui enseigner toutes les recettes culinaires ; mais une femme qu'on emploie pour la charcuterie, le prend pour mari. Voir Lettre 33, note 3.

⁸⁶ Le Frère Sacristain s'appelle Arnaud Gaye ; né à Saint-Pé-de-Bigorre en 1815, entré à Bétharram comme pensionnaire de l'école à 25 ans, le 24 mars 1840, profès le 9 octobre 1843, décédé le 16 juin 1894. Cet ancien berger a été pour saint Michel un auxiliaire précieux, presque indispensable : une bonne volonté sans limites, une intelligence pratique extraordinaire et une habileté consommée ; il acceptait de tout faire et le faisait bien ; il a été sacristain et surveillant, cuisinier et infirmier, dépendier et lingeur. Le Frère Arnaud était souvent accablé de travail et d'affaires, il se délassait alors dans la prière et faisait son chemin de croix. Saint Michel le considérait, pour le matériel, comme son bras droit ; malade, il ne voudra que lui pour les soins ; et le Frère Arnaud le soignera avec amour et dévouement jusqu'à son dernier soupir, dans la nuit du 14 mai 1863.

⁸⁷ Les Prêtres Adorateurs du Sacré-Cœur, voir Lettre 9.

⁸⁸ Jean Jauretche, né à Cambou, le 30 mai 1792, ordonné en 1816, vicaire de Hasparren en 1818 ; nommé en 1821 au petit séminaire de Larressore, où il est successivement professeur, économiste et aumônier jusqu'à sa mort en 1873.

A ce bon serviteur, Dieu a donné les cinq talents : piété, discernement, éloquence, zèle et goûts artistiques. C'est un homme de prière. Sa direction est douce et conquérante ; à Larressore, il attire surtout les petits, dont il est l'ami et le confesseur ; il leur propose les méditations du *Pensez-y bien*, distribué gratuitement ; il éveille parmi eux de bonnes vocations. Il est orateur : sans nulle recherche de style, il connaît l'art de toucher les cœurs par un exposé direct des vérités chrétiennes. C'est un apôtre : il est à la tête de quelques associations pieuses, qu'il organise dans les diverses paroisses. Enfin il est architecte à ses heures ; le séminaire de Larressore lui doit sa chapelle classique, inaugurée le 24 janvier 1829, et M. Garat lui confie l'érection de l'oratoire de ses missionnaires de Hasparren. Il a écrit en basque un *Mois de Marie*.

C'est à Larressore, où il était professeur, que saint Michel connut M. Jauretche ; quand il fut vicaire, il l'appela à Cambou pour les prédications et retraites. Ils ont collaboré à la rédaction du manuel de la confrérie du Sacré-Cœur, en basque *Amodiozko deia Jesusen bibotz sakratuac guiristino leialei, Appel d'amour du Sacré-Cœur de Jésus aux chrétiens fidèles*, édité en 1825 à Bayonne chez Cluzeau. De nombreuses expressions navarraises indiquent bien que le texte est dû surtout à la plume du saint.

⁸⁹ Simon Guimon, *Lettre* 66.

⁹⁰ Pierre Perguilhem, né à Sainte-Suzanne (Basses-Pyr.) le 15 janvier 1798, ordonné prêtre le 21 décembre 1821, décédé à Bétharram le 22 décembre 1872.

On peut fixer quelques dates de sa vie.

1822-1830 : Membre de la Société des Prêtres Adorateurs de Hasparren.

1830 : Prêtre habitué de l'église Saint-Martin de Pau.

1831 : Station de Carême à Saint-Pierre d'Orthez.

Retraite du grand séminaire de Bétharram.

1832 : 31 juillet : Curé-doyen de Labastide-Clairence.

1833 : 20 septembre : Erection du Chemin de Croix dans l'église de Labastide.

24 octobre : Réorganisation des conférences du doyenné.

24 octobre : Mission à Urt.

1834 : janvier : Prédication du jubilé à Bidache et à Salies-de-Béarn.

15 janvier : Réorganisation du service paroissial de Labastide.

juillet : Service paroissial d'Ut jusqu'à l'arrivée de M. Chirou.

août : Obtient un troisième vicaire.

9 septembre : Propose à Mgr d'Arbou son remplaçant au doyenné de Labastide afin d'entrée à Bétharram.

6 décembre : Mission dans les Landes.

1835 : 15 juillet : Arrivée à Bétharram.

septembre : Adresse au banquier Lormand en faveur du sanctuaire N.-D. de Bétharram.

1836 : 11 janvier : Erection du Chemin de Croix de l'église d'Espœy.

1841 : 10 septembre : Profession religieuse.

1841-1848 : Conseiller général.

1844 : Mission à Bruges.

1849-1850 : Supérieur à la résidence d'Orthez.

1850 : janvier : Missions à Buros, Montau, Bordes, Angaïs.

1959 : 11 septembre : Réception de l'Empereur et de l'Impératrice à Bétharram.

1862 : janvier : Porteur de la donation de saint Michel pour l'érection du sanctuaire de Lourdes.

1863 : mai-septembre : Conseiller général.

1868 : 10 mai : Bénéficiaire d'une pension de Napoléon III.

On le voit, M. Perguilhem a été surtout missionnaire toute sa vie. Le nombre de ses missions est considérable ; on n'en a point retenu la date. L'histoire rappelle pourtant son Carême à Nay avec M. Guimon, et sa retraite de Notre-Dame du Refuge, où était sa nièce, Sœur Isabelle, future supérieure générale des Servantes de Marie. Sans la sévérité janséniste au confessionnal, il eût été un missionnaire parfait. Car c'était un bel homme, à belle prestance, à la voix harmonieuse et chaude, avec un parole brillante et riche et de belles manières. Saint Michel, qui avait l'art d'utiliser chacun selon ses dons, lui avait confié le soin d'accueillir les personnages de marque. M. Perguilhem fut particulièrement heureux dans la réception de Mgr Plantier, évêque de Nîmes et celle de leurs Majestés Impériales, Napoléon III et Eugénie, le 11 septembre 1859.

Le ministère paroissial semblait fait pour un homme de tant de qualités. Il renonça pourtant au doyenné de Labastide, où il ne connut que des succès, pour un idéal plus haut, celui qu'incarnait à Bétharram saint Michel Garicoïts.

⁹¹ Cette sollicitude pour les trépassés est à remarquer, car il n'y a pas eu encore de décès dans la petite Communauté naissante. Dans cinq ans, la mort de M. Cassou, le 2 novembre 1846, sera le premier deuil qui frappera la famille de Bétharram. Saint Michel a le culte des morts. On le voit mieux en rappelant les dispositions qu'il a prises pour assurer des suffrages aux membres de la Société décédés :

1° A la mort d'un prêtre :

tous les prêtres diront chacun	10 messes
tous les autres diront chacun	5 chapelets
et feront	5 communions

2° A la mort d'un membre non-prêtre :

chaque prêtre dira	5 messes
tous les autres diront chacun	5 chapelets
et feront	5 communions

3° Pour les défunts de la Société :

tous les mois un service funèbre à la chapelle ;
tout le monde y assistera ;
ceux qui ne sont pas prêtres feront la communion. (*Ecrits du P. Garicoïts*, cahier n° 1 100.)

⁹² Un des plus beaux exemples de la puissance et de la sûreté avec lesquelles saint Michel Garicoïts conquérait les âmes, c'est assurément celui de Mlle Marie-Madeleine Bonnacaze.

En famille, on l'appelait Maria ; en religion Sœur Vincent ; et à cause de son origine, saint Michel la nomme *La Champenoise*.

Elle est née le 15 mars 1817 à Wassy (Haute-Marne), entrée chez les Filles de la Charité le 15 juillet 1843, décédée le 25 février 1888 à Pont-Saint-Séverin.

Déjà fiancée, elle va passer quelque temps à Nay, pendant les vacances, chez l'un de ses oncles Abraham-Timothée de Bonnacaze. Avec sa cousine Marie-Claude Saüt, avec deux amies, Mlle Lasserre et Mme Camus, elle part un beau matin en promenade, arrive au sanctuaire de Notre-Dame de Bétharram. On n'avait point fait de programme au départ ; on n'en avait point à l'arrivée. Que faire ?

« Et si je me confessais à M. Garicoïts ! », dit soudain Marie-Claude, qui parfois recourait à lui. On le demande, il entre à son confessionnal, entend Mlle Saüt et Mme Camus...

Marie-Madeleine de Bonnacaze se présente à son tour ; elle ne le connaît que par ouï-dire, et lui ne la connaît point du tout. La confession commence ; elle est bientôt interrompue ; saint Michel doit s'absenter, mais il promet qu'il reviendra à deux heures.

Que s'est-il passé dans ce premier contact ? C'est un mystère, mais ses compagnes ont du mal à faire sortir Marie-Madeleine de la chapelle, où elle ne cesse de prier.

À deux heures, ponctuel, saint Michel revient à son confessionnal et Mlle de Bonnacaze l'y rejoint. Cette fois-ci l'entretien est long, interminable ; il dure plus de deux heures. Mais quel bouleversement spirituel ! « Moi, dira-t-elle au procès de béatification, moi qui avais le goût du monde, et qui étais sur le pont de contracter un mariage très désiré de ma famille, je me sentis transformée, dégoûtée du monde, et malgré qu'il m'en coûtât, disposée à faire la volonté de Dieu quelle qu'elle fût. » (*Summar*, p. 404.)

Toute sa conduite en est changée. Elle n'avait point grande piété jusque-là ; elle est maintenant fervente, assiste à la messe quotidienne, communie presque chaque jour ; elle renonce à ses divertissements, pour se vouer aux œuvres de charité : chaque matin, elle se rend auprès d'une cancéreuse, dont personne n'ose approcher, et soigne sa plaie et son âme. Elle ne rêvait auparavant que fêtes et mariage, elle ne pense plus qu'à Dieu et à la vie religieuse.

Pour prendre une décision, elle sent la nécessité de faire une retraite à Bétharram. Mais comment s'y rendre, y séjourner surtout sans alerter son oncle, et avec l'oncle, toute la famille ? Elle est fille d'Eve, elle sait ruser.

Sa cousine Marie-Claude est là, qui est venue en visite ; pourquoi ne l'accompagnerait-elle pas chez elle, à Arudy, et ne passerait-elle pas une quinzaine avec elle ? Et aussitôt de proposer la chose à l'oncle ; il ne se méfie de rien, il consent volontiers. On s'embrasse aussitôt et l'on part.

Jusqu'à Arudy, il y a bien vingt kilomètres. Aussi l'oncle s'est empressé de leur fournir deux chevaux. Elles s'éloignent donc au galop ; mais au lieu de piquer vers la montagne, elles suivent la route de la plaine, vers Bétharram ; Igon est sur leur chemin, elles descendent, entrent au couvent des Filles de la Croix, exposent le cas aux religieuses ; la Sœur Saint-Jérôme est là, qui approuve le stratagème, et pour l'amour de M. Garicoïts, se fait complice ; les chevaux sont renvoyés à leur propriétaire, et avec des habits d'emprunt, les deux écuyères sont déguisées en paysannes.

Elles arrivent à Bétharram avec un grand mouchoir sur la tête. Saint Michel n'était même pas prévenu ; quand il les reconnaît, il ne peut s'empêcher de rire de leur travestissement.

Il lui fallut leur trouver un logement ; la famille de la ferme Mathéou, en face du monastère leur assura le vivre et le couvert ; et sans plus attendre, elles entrent en retraite ; le règlement est rigoureux : messe et communion, quatre méditations, deux examens de conscience, et la visite au Saint Sacrement. Entre leurs mains, il mit les *Exercices Spirituels* de Bellocius, leur préparant chaque matin, dans une brève entrevue, le sujet de méditation, et les recevant au confessionnal deux fois par jour. Après une semaine, l'avenir des retraitantes était déterminé avec certitude : Marie-Claude Saüt devait entrer chez les Filles de la Croix et Marie-Madeleine de Bonnacaze chez les Filles de la Charité.

Celle-ci se heurta à la plus tenace des oppositions de sa famille ; son père caressait d'autres projets, et se refusait à envisager l'entrée au couvent de sa fille.

« Il n'y a, lui disait-il, que les grands pécheurs qui vont faire pénitence au couvent. Es-tu si grande pécheresse ?... »

Elle fut soutenue dans sa résolution par saint Michel, qui lui adressait des lettres comme celle-ci. Elle finit par triompher. Devenue enfin Fille de la Charité, au fond de l'Égypte ou du Chili, où elle est envoyée, elle conserve le culte de ce directeur, qui, d'une manière si extraordinaire, lui ouvrit la voie providentielle. Elle en donnera ce témoignage, le 5 septembre 1849, d'Alexandrie, d'où elle écrit ces lignes :

« O Bétharram, ne pourrais-je pas dire avec le prophète : que ma main droite se sèche et que ma langue s'attache au palais, si jamais je t'oublie !... Il est surtout un sentiment, qu'aucune de mes expressions ne peut rendre, c'est ma reconnaissance envers le respectable M. Garicoïts. Trop heureuse d'apprendre qu'il veut bien se souvenir de moi au saint autel... » Dans une autre lettre, elle ajoutera : « Veuillez l'assurer de mon respect et de ma reconnaissance. Il n'est point oublié devant le Seigneur. Et comment le serait-il, quand tous les jours je répète avec tant de plaisir la prière que je tiens de lui et que vous devez connaître : *Me Voici !* »

Voir plus loin, *Lettres* 101, 240.

⁹³ Dorothee Lagelouze, née à Dax le 14 janvier 1810, entrée chez les Filles de la Charité le 23 octobre 1836, décédée à l'hôpital Saint-Léon de Bayonne, le 2 mars 1845.

⁹⁴ Mots barrés dans le manuscrit : *Je vous ai déjà dit qu'elle n'était.*

⁹⁵ Mot barré : *vaincu.*

⁹⁶ Mots barrés : *comme elle devenait toujours plus.*

⁹⁷ Mots barrés : *Essayez de faire.*

⁹⁸ Mots barrés : *si c'est possible.*

⁹⁹ Mot barré : *vénérable.*

¹⁰⁰ La spiritualité de saint Michel est de celles qui tirent parti de tout l'homme. Ses plus acerbes protestations « *contre toutes les misères, si humiliantes et parfois si scandaleuses de notre triste humanité* », n'indiquent nul pessimisme. Ennemi du jansénisme, il croit en la valeur humaine et table sur elle ; et dans ce conseil à Marie-Madeleine de Bonnacaze, on retrouve le directeur qui a lancé cette consigne à la jeunesse : « *Exploitez toutes les ressources de la nature et de la grâce.* » (Lettre 232.) Il fait crédit volontiers à cette demoiselle qui est « *de plus en plus intéressante* », pour « *ravir le cœur de Dieu et de son père* », comme il osera exiger qu'une religieuse soit « *toujours gracieuse, bien aimable.* » (Lettre 81.)

¹⁰¹ Mots barrés : *ne rien négliger en prenant conseil de votre directeur.*

¹⁰² Me voici ! (Voir Lettre 2, note 3.)

¹⁰³ La formule signale l'influence de saint Jean Eudes, qui l'a popularisée dans ses écrits.

¹⁰⁴ Marie-Claude Saüt, née à Buzy (Basses-Pyr.) vers l'an 1823, résidant à Arudy, où elle est morte à l'âge de 75 ans, le 28 avril 1898. Elle est cousine de Mlle de Bonnezeze ; elle l'accompagnait dans le voyage qu'elle fit à Bétharram quand elle rencontra saint Michel Garicoits pour la première fois, et elle sera avec elle pendant la retraite qui suivra ce contact décisif. Sur les indications de saint Michel, elle entrera chez les Filles de la Croix d'Igon ; sa santé ne lui permit pas d'y rester ; elle continua, après la sortie du couvent à s'adresser à lui pour la direction de son âme jusqu'à sa mort.

¹⁰⁵ Ici commence le texte autographe.

¹⁰⁶ Ces mots ont été barrés : *Oui, ma Sœur, le Bon Dieu a été...*

¹⁰⁷ Texte de Bourdenne : *Aimez donc votre Dieu qui vous a tant aimés.*

¹⁰⁸ *En avant toujours* " C'est un mot d'encouragement, de réconfort, que saint Michel prononce souvent et qu'il lance comme un stimulant aux faibles, aux pusillanimes. Comme à saint François-Xavier, qui l'emploie aussi, il lui vient de sa langue maternelle, du parler quotidien, et peut-être du refrain basque :

Bethi aintzina,	En avant toujours,
Zuzen zuzena,	Tout droit,
Dabil Eskualduna.	Marche un Basque.

Cette constatation montre combien la langue et la pensée de saint Michel restent celles de son pays, de sa race. Comme on le sent à sa conception de l'obéissance et au culte de l'autorité, c'est toute sa doctrine, sa spiritualité, qui s'est imprégnée des sucs de la terre et du sang de ses ancêtres ; en elle brille et palpète l'âme basque. Voir Lettres 125, 132, 149, 169, 190, 256, 271, 285, 308, 316, 352, 359, 394.

¹⁰⁹ Texte de Bourdenne : *Lorsque vous vous trouverez sur le Thabor.*

¹¹⁰ Texte de Bourdenne : *Lorsque le divin Maître vous fera passer par les ennuis, les dégoûts, les angoisses du Jardin des Oliviers.*

¹¹¹ Texte de Bourdenne : *Certes, par la grâce de Dieu, pour vous et pour moi, c'est une consolation bien supérieure à toutes les joies terrestres que d'accepter et de porter courageusement et constamment toutes les croix de notre position.*

¹¹² Texte de Bourdenne : *Comme cette vérité est faite pour vous !*

¹¹³ Texte de Bourdenne : *Répond si bien.*

¹¹⁴ Cette phrase n'est pas dans le manuscrit, mais dans le texte de Bourdenne.

¹¹⁵ Marie-Madeleine de Bonnezeze. *Lettre 20.*

¹¹⁶ Sœur Jeanne-Sophie Jacomet, née à Ossun (Hautes-Pyrénées), le 8 septembre 1807, entrée chez les Filles de la Croix, le 17 octobre 1839, décédée le 3 janvier 1898. Elle est alors en résidence à Colomiers, où elle sera bientôt supérieure provinciale, avant d'être élue assistante générale.

Elle avait un don particulier pour éveiller des vocations.

¹¹⁷ Le Père Claude Aquaviva (1543-1615) est le cinquième supérieur de la Compagnie de Jésus. On lui doit deux ouvrages : le *Directorium Exercitiorum Spiritualium P. N. Ignatii*, publié à Florence en 1599, traduit en français avec le titre de *Guide* ou *Directoire* ; puis les *Industriae pro superioribus ejusdem Societatis ad curandos animas morbos*, édité en 1600, paru d'abord en français comme *Manuel du Supérieur*, que saint Michel recommande (*Let.*, 49, 55), et, en 1895, sous le nom d'*Industries pour la guérison des maladies de l'âme, à l'usage des supérieurs de la Compagnie.*

¹¹⁸ Voir le développement de ce thème dans les lettres 129, 243.

¹¹⁹ Sainte Elisabeth Bichier des Ages. *Voir* Lettre 15.

Saint Michel nous a laissé ce portrait de la fondatrice des Filles de la Croix.

« Toute sa vie a été une contradiction continuelle. Dans le château de son frère, Elisabeth, qui avait 150 000 francs de dot, met son bonheur à laver la vaisselle, à panser les domestiques, à manger le pain noir des pauvres, pour servir Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pendant la nuit, lorsque l'enfant de sa belle-sœur pleure, elle se lève, le prend et l'endort.

Cependant elle se sent portée à la vie trappistine, laquelle, à cette époque, n'existait point en France. En attendant l'heure de la divine Providence, elle remplit parfaitement les devoirs de sa position et marche dans le bien, guidée par sa conscience et par le Saint-Esprit. Avec ses goûts de trappistine, elle vaque déjà à toutes les œuvres publiques d'une Fille de la Croix. Elle se confesse, entend la messe et communie quand elle le peut, les prêtres étant en exil, en prison, ou obligés de se cacher.

Un jour, à cinq ou six lieues de son château, elle voit une file de paysannes :

« Où allez-vous ?

- A la messe », répondent-elles, et Mademoiselle de les suivre.

On la conduit dans une grange transformée en chapelle ; M. Fournet prêchait. Touchée de son zèle et de sa sainteté, Mlle Bichier demande à se confesser. M. Fournet la reçoit froidement :

« Voyez si ces femmes veulent vous laisser passer. »

Elle de suivre le prêtre au confessionnal :

« Mon Père, je voudrais devenir trappistine.

- Ma fille, ce n'est pas cela, Tout est dans la misère, l'ignorance ; il faut du pain, de l'instruction, et puis sauvez les âmes. »

Rebutée de son idée favorite, elle n'en suit pas moins l'avis du directeur. Jusqu'alors, elle s'était guidée elle-même ; maintenant qu'elle a un directeur, elle ne pensera plus qu'à s'immoler sous sa conduite, dans l'accomplissement du bon plaisir de Dieu. Il lui tarde de se donner sans retour :

« Ma fille, je ne veux pas que vous vous décidiez sur l'heure ; allez chez les religieuses de Poitiers. »

Elle y va ; elle était là depuis six semaines, quand M. Fournet la mande, la presse :

« Que faites-vous si longtemps ?... »

Un vieux château est affermé ou acheté ; l'œuvre commence ; de enfants sont recueillis, tenus proprement ; les nouvelles Sœurs vont aider les gens à faner ; ils sont ravis de ce secours, ravis de trouver leurs enfants soignés et élevés à leur insu. L'œuvre devient populaire.

Mais toujours des contradictions.

Un jour le Père parle à la Sœur d'une nouvelle coiffure ; il s'agissait de prendre la cornette ; et la Sœur de se courber et de se mettre à l'unisson de ses compagnes.

Aussitôt ce fut un affreux déchaînement : son oncle, tout le monde, la condamne, jusqu'à la citer au tribunal de Dieu. Mais elle ne voit qu'une chose, la volonté de Dieu ; elle devient plus courageuse, plus attachée à son œuvre et aux moyens les plus contredits.

L'œuvre avance, mais toujours dans les contradictions.

Elle avait fait un long chemin pour entendre la messe et communier ; et quand elle demande d'aller à la Sainte Table :

« Non, dit le Père, vous profanez les Sacrements ! »

Déposée et remplacée dans le gouvernement de la maison, elle en est ravie, et prêche aux Sœurs l'obéissance aveugle envers le Père :

« Faites tout ce qu'il vous dira », comme parlait la Sainte Vierge.

Et c'est ainsi que cette âme héroïque marchait entre le succès et l'insuccès, la popularité au dehors, l'humiliation au dedans.

Elle s'incline sans mot dire.

Puis on saisissait toutes les indications providentielles pour recevoir les sujets, fonder des maisons. Il y avait bien des obscurités, des nuages, des contrariétés, des entraves. L'œuvre marchait à travers toutes les incommodités du chemin escarpé du Calvaire.

La pauvre Sœur se blesse à un côté ; de là un cancer ; il faut une opération terrible. Le courage avec lequel elle supporte l'opération fait éclater sa vertu. MM. de Frayssinous et d'Astros en entendent parler ; de là les fondations d'Issy et d'Igon.

Arrivées à Igon, elles trouvèrent la maison dans un tel dénuement que la Bonne Sœur eut la tentation de repartir avec ses compagnes. Pourtant son caractère élevé, sa vertu, prirent le dessus et elle dit au vénérable M. Darbelit :

« J'espère que cette communauté prospérera. »

A mesure que l'œuvre s'est étendue, les déboires n'ont pas discontinué. Mais inébranlablement fixée sur l'obéissance, cette incomparable Fille de la Croix s'est immolée à la volonté de Dieu jusqu'à son dernier soupir.

Jusque dans les derniers temps, tracassée toujours par ses idées de trappistine, elle fait une retraite et veut consulter un saint religieux, vénérable vieillard, qui passait avec raison pour un directeur consommé dans la conduite des âmes. Dieu permit qu'il ne fit que dormir tandis qu'elle se confessait, et ne lui dit pas un mot.

Elle n'avait plus qu'à aller au ciel jouir des victoires remportées par son obéissance. »

¹²⁰ Macch., I, 3 : « *Corde magno et animo volenti...* » *Voir* Lettre 39.

¹²¹ Philip., IV, 13.

¹²² *L'esprit d'humilité, l'esprit d'obéissance, l'esprit de charité* sont des expressions qui reviennent souvent chez saint Michel là où l'on attend plutôt les mots humilité, obéissance et charité. C'est ainsi qu'il marque bien sa pensée ; il préfère toujours *l'esprit à la lettre*, le fond à la forme.

¹²³ Simon Guimon, *Lettre* 66.

¹²⁴ Pierre Perguilhem, *Lettre* 19.

¹²⁵ Sœur Jeanne-Sophie, *Lettre* 22.

¹²⁶ Colomiers, maison provinciale des Filles de la Croix.

¹²⁷ Elle avait, en effet, un peu tardé à se faire religieuse, car elle n'entra au couvent qu'à trente-deux ans. Allusion à l'une des maximes qui revenait souvent sur les lèvres et dans les écrits de saint Michel Garicoïts : *Me Voici, ô mon Dieu, sans retard, sans réserve et sans retour*. *Voir* Lettre 39, note 2.

¹²⁸ Coumerilh, *voir* Lettre 15.

¹²⁹ Guimon, *voir* Lettre 66.

¹³⁰ L'autorisation épiscopale pour entrer dans la Société du Sacré-Cœur.

¹³¹ Les Filles de la Croix, dont saint Michel Garicoïts avait favorisé l'établissement à Labastide-Villefranche.

¹³² Pierre Inchauspé, né à Abense-de-Haut (Basses-Pyrénées), le 20 octobre 1798, ordonné le 18 décembre 1824, missionnaire après le sous-diaconat dans la Société des Prêtres adorateurs du Sacré-Cœur de Hasparren, en 1830, aumônier des Dominicains de Nay jusqu'à sa mort en 1856. Il a été le principal artisan de la fondation du monastère de ces religieuses à Mauléon, en 1857. Il avait confié la direction de sa conscience à saint Michel Garicoïts et allait ponctuellement se confesser à lui à Igon.

¹³³ Joseph Labourdette, né à Nay, en 1824, élève de l'École Notre-Dame en 1840, du collège de Saint-Palais en 1844 ; il revint à Bétharram pour ses études ecclésiastiques, ordonné en 1854, admis ensuite dans la société comme coopérateur spirituel, comme profès en 1862, voir *Lettre* 366 ; il ne renouvellera pas ses vœux et sera vicaire, puis curé d'Ares jusqu'en 1887. Il se trouvait à Bétharram le 13 mai 1863, et c'est à lui que saint Michel, avant sa mort soudaine, a donné sa dernière absolution.

¹³⁴ Dominique Dupont, *Lettre* 326.

¹³⁵ Le journal signale l'achèvement des bas-reliefs dans les numéros des 10 juin et 15 décembre 1842, des 8 janvier, 25 mars et 3 juin 1843, etc...

¹³⁶ Alexandre Renoir, né à Gray-sur-Saône en 1811, est un jeune sculpteur, élève de Ramey et Pradier, que l'abbé Combalot envoya au saint fondateur de Bétharram pour la restauration du Calvaire. Il y a travaillé de 1840 à 1845. Le manque de ressources dont il est parlé dans cette lettre l'obligea à interrompre son œuvre. Après un voyage en Italie, il retourna à Paris, où il mourut en 1855. L'œuvre a été achevée par le P. Chirou et le P. Basilide Bourdenne, de 1867 à 1874.

Tout ne plut pas au jeune artiste dans la lettre que le P. Garicoïts avait adressée au rédacteur du *Mémorial des Pyrénées* ; aussi fit-il cette rectification :

Pau, le 18 juin 1845.

Monsieur le Rédacteur,

Je viens de lire dans votre journal une lettre de M. le Supérieur de Bétharram qui contient, avec des éloges trop flatteurs pour moi, une erreur que je crois devoir rectifier. M. Garicoïts, après avoir parlé des dépenses qu'ont occasionnées à sa maison les stations exécutées au Calvaire, ajoute que les 3 000 francs qui m'ont été donnés en récompense le mettent dans l'impossibilité de continuer.

Il me serait pénible, Monsieur après avoir sacrifié quatre des plus belles années de ma vie pour cette œuvre, qu'on pût attribuer à un motif d'intérêt personnel la suspension des travaux que j'aurais été heureux de terminer. Cette somme qui n'a jamais été sollicitée par moi, m'a été offerte depuis longtemps, et par conséquent ne peut être regardée comme un obstacle qui s'oppose en ce moment à la construction des dernières chapelles.

Veuillez, s'il vous plaît, Monsieur, insérer ma lettre dans votre plus prochain numéro, et me croire, etc...

RENOIR.

¹³⁷ MAZURE, auteur de l'*Histoire du Béarn et du Pays Basque* (1839), de la *Philosophie des arts du dessin*, a écrit « *Sur une œuvre d'art qui s'exécute à Bétharram* » (1842).

¹³⁸ Le roi, Louis XIII, pour témoigner de son intérêt à l'œuvre de Hubert Charpentier, fondateur de la Congrégation de Notre-Dame de Bétharram, fit construire sur le plus vif escarpement la chapelle et les deux cellules de Saint-Louis, et il légua au sanctuaire, avant de mourir, une somme de 3 000 livres.

¹³⁹ Armand-Mathieu, marquis d'Angosse, maréchal de camp, député aux Etats-généraux de 1789 ; il fut maire de Corbères, où se trouve le château de famille, conseiller général des Basses-Pyrénées, député au Parlement et pair de France. Il avait, en 1843, fait un don de 1 200 francs ; il a offert la *Pietà* du Calvaire. Sa fille a épousé le comte de Luppé.

¹⁴⁰ Il s'agit de la chapelle de la Résurrection ; saint Michel Garicoïts songe à la restaurer déjà, comme il s'occupera encore de l'embellir avant de mourir ; Cf. *Let.* 59, n° 14. Là reposeront ses restes, que ses fils entoureront d'un édifice élancé comme un reliquaire.

¹⁴¹ La Communauté a dépensé 20 000 francs-or pour la restauration du Calvaire, détruit par la Révolution, en 1794, soit la somme de 5 000 000 de francs 1956.

¹⁴² En 1844, le préfet des Basses-Pyrénées, M. Azevedo, avait fait voter une subvention de 1 500 francs.

¹⁴³ Sa mère, Gratieanne Etcheberry, est morte le 8 janvier à l'âge de 70 ans ; elle était née le 13 octobre 1775, fille de Guillaume Etcheberry et Jeanne Etcheto, voir *Lettre* 101.

¹⁴⁴ Le préfet était alors M. Azevedo qui sera l'unique candidat malheureux de la liste bonapartiste en 1859.

¹⁴⁵ La subvention se payait par cinquième, 300 francs chaque fois, 80 000 francs actuels.

¹⁴⁶ Il s'agit de la chapelle de la Résurrection dont il est parlé *Lettre* 266. Elle sera reconstruite de 1866 à 1868, par le successeur du saint, M. Chirou, sur les plans du P. Pailoux, S.J. et du frère instituteur Jean-Marie Pujo (*Lettre* 295) ; le sculpteur de la statue de N.-D. de Lourdes, Fabich, sera l'auteur du Christ qui surmonte la façade.

¹⁴⁷ Sœur Zéphirin-Saint-Blaise, née Emmanuelle Pénin, à Ossun (Htes-Pyr.) en 1821, entre au noviciat des Filles de la Croix d'Igon, présentée par saint Michel Garicoïts. Avant de l'achever, *Lettre* 392, elle est envoyée renforcer la nouvelle résidence de Colomiers ; elle y reste jusqu'en 1847 ; elle est ensuite maîtresse des novices à La Puye, puis supérieure de la résidence de Chinon, de Rome, de Paris ; en 1873, elle entre dans l'administration générale, et meurt à La Puye, en 1875.

Avec Sœur Saint-Jérôme, elle bénéficie de l'affectueuse estime de saint Michel Garicoïts ; voir *Lettres* 32, 50, 107, 114, 134, 237, 323, 360, 392.

¹⁴⁸ L.S.N.-S. J.-C., initiales de la devise des Filles de la Croix : *Loué Soit Notre-Seigneur Jésus-Christ*, que saint Michel adopte ordinairement dans sa correspondance avec ces religieuses, même lorsque la Société du Sacré-Cœur aura sa devise propre : F.V.D., *Lettre* 103.

¹⁴⁹ Comme chez les maîtres spirituels de l'École Française, le mot *regard* a souvent sous la plume de saint Michel le sens de *rayon de grâce*.

¹⁵⁰ Luc I, 46, 47.

¹⁵¹ Colomiers, résidence des Filles de la Croix, que saint Michel connaît bien, pour en avoir fait la visite canonique à la place du P. Taury en 1839, et où il se rend parfois comme confesseur extraordinaire.

¹⁵² Jeanne-Sophie, voir *Lettre* 22.

¹⁵³ Sœur Zébine, née Jeanne Fréchou, le 19 septembre 1820, à Bagnères-de-Bigorre, entrée chez les Filles de la Croix le 1er septembre 1839, décédée à Igon le 9 avril 1875.

¹⁵⁴ Sœur Zéphirin-Saint-Blaise, voir *Lettre* 31.

¹⁵⁵ Jean-Marie de la Mennais, né à Saint-Malo, en 1780, ordonné prêtre en 1804, fut vicaire général de Saint-Brieuc et le fondateur des *Frères de l'Instruction Chrétienne* ; mort en odeur de sainteté à Ploëmel, en 1860.

¹⁵⁶ Il s'agit, semble-t-il, de M. Ségalas, alors supérieur du collège municipal de Saint-Palais, qui avait écrit à M. de la Mennais pour connaître les conditions d'admission dans sa Communauté, et pour le sonder sur la venue des Frères de l'Instruction Chrétienne dans le Pays Basque.

¹⁵⁷ Pour saint Michel Garicoïts, la première idée sur les Frères est venue au contact des Capucins espagnols que la lutte entre Cristinos et Carlistes refoula jusqu'à Bétharram en 1835, et qu'il hébergera pendant près de deux années. Il y a parmi eux un fort contingent de convers ; et ils se révèlent des auxiliaires précieux pour la vie matérielle de la Communauté.

Pour les remplacer à leur départ, il s'ingénie à attirer vers sa petite Société naissante quelques pieux laïques. Il compte sur leur service bénévole. Ce n'est d'abord que pour éviter de grignoter par des occupations matérielles les heures et le ministère de ses compagnons, et pour débarrasser la maison de domestiques.

Mais bientôt son dessein prend une autre ampleur. Il élargit de plus en plus son champ d'action, il associe à l'apostolat sacerdotal toutes les bonnes volontés inutilisées, il double la société de Prêtres d'une communauté de Frères ; il en développe si bien le recrutement qu'il y aura, à sa mort, presque autant de Frères que de Pères, 90 à côté de 107.

Aux missions, il a ajouté, dès 1837, l'éducation de la jeunesse. Il ne lui échappe point combien sont exigeantes en personnel les institutions scolaires. Il ne refuse pas de grossir le corps professoral ; mais enfin que les œuvres d'enseignement ne croissent point au dépens des missions, il s'empresse de joindre à ses prêtres éducateurs des Frères instituteurs, des *régents* de classe, comme on disait alors, et qui ont laissé aux générations d'élèves en France et en Amérique, l'exemple de leur savoir et de leur sainteté.

C'était une élite. Leurs compagnons ne prétendaient point tous s'employer à la même tâche ; ils avaient trop d'âge et pas assez d'instruction ; la plupart du moins avaient un métier, et certains même étaient fort habiles. Saint Michel leur ménage le moyen de l'exercer ; autour de lui, travaille bientôt un véritable corps d'artisans : agriculteurs, jardiniers, menuisiers, boulangers, cuisiniers, chocolatiers, maçons, charpentiers, menuisiers, cordonniers, tisserands, tailleurs... Le monastère est outillé comme une Trappe.

Saint Michel a trop de grandeur dans son âme pour accaparer au profit de sa Communauté leurs services. Il les utilise avec des vues plus généreuses. De ces paysans et de ces artisans, épris de vie religieuse, il a fait souvent de véritables agents de maîtrise. Il guette l'occasion de leur confier des apprentis. Au monde du travail, que le socialisme déjà bascule dans l'irrégion, il se préoccupe de fournir un cadre solide pour la formation chrétienne et technique de la jeunesse. Il veut doter le pays de centres agricoles, d'écoles artisanales et industrielles. Les familles de paysans et d'ouvriers lui confieront leurs enfants ; il leur donnera des maîtres chrétiens : les Frères de Bétharram formeront leur âme et leurs mains.

Saint Michel Garicoïts, secondé par M. Cassou, a conçu et organisé les Frères comme une communauté distincte de celle des Pères, comme un second ordre à côté du premier, les Frères du Sacré-Cœur avec les Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus. A grand frais, il leur a acquis un vaste domaine, la *Ferme Sainte Marie* ; ils ont leur supérieur immédiat, leurs chefs d'emploi, avec un règlement et un horaire propre ; une cour de récréation au pied de la chapelle Saint-Louis, une salle de réunion, une bibliothèque, leur sont réservées ; ils se livrent au travail, font leurs exercices de piété, à leur manière et selon des usages particuliers.

Ils forment quatre classes fortement hiérarchisées : les coadjuteurs *approuvés*, les coadjuteurs *formés*, les *régents* et les *convers*. Après deux années de noviciat, ils font les trois vœux de religion, et deviennent coadjuteurs approuvés ; saint Michel n'était pas difficile pour les admettre dans cette catégorie ; il était plus exigeant pour les admettre comme coadjuteurs formés ; il fallait dix ans de probation et trente ans d'âge.

Les régents avaient pour habit une grande redingote noire, et conservaient leur nom de famille ; les convers étaient vêtus d'une blouse et on les désignait par leur prénom ; on disait donc M. Arabèhère, M. Marthe, M. Pujo et Frère Jérôme, Frère Marc et Frère Léonide. Parmi eux il y eut des saints, de même trempe que saint Alphonse Rodriguez.

¹⁵⁸ Les Frères des Ecoles Chrésiennes, rattachés à l'Université de France par décret impérial de 1808, étaient exemptés de service militaire. La loi du 9 juillet 1845 venait d'étendre ce privilège à toutes les congrégations enseignantes reconnues par l'Etat. La Société du Sacré-Cœur n'a aucune autorisation légale ; aussi saint Michel, pour bénéficier du privilège, essaie-t-il de faire affilier les Frères à une congrégation enseignante autorisée.

¹⁵⁹ La lettre semble adressée à une postulante, ou à une novice, que la maladie a éloignée du couvent.

¹⁶⁰ ISAÏE, LXVI, 1 *Act.* VII, 49.

¹⁶¹ Il s'agit du couvent des Filles de la Croix d'Igon.

¹⁶² Sœur Sophie, née Marie Gaye à Saint-Pé-de-Bigorre, admise chez les Filles de la Croix le 21 octobre 1838, décédée à La Puye le 30 novembre 1884.

¹⁶³ Le Père Georges Higuères, un des grands missionnaires de Bétharram ; il est né à Herrère (B.-Pyr.) le 25 février 1822, entré au noviciat de la Société du Sacré-Cœur en 1845, ordonné le 28 mai 1847, a fait profession le 13 août 1847, et est mort à 70 ans, le 5 juillet 1892.

A deux reprises, saint Michel Garicoïts a décidé de son avenir.

Le chanoine Eugène Ségalas (1806-1851), directeur du grand séminaire de Bayonne, puis supérieur du collège municipal de Saint-Palais, voyant quelques prêtres d'élite sortir des paroisses pour s'enrôler dans la Communauté de Bétharram, appelle saint Michel Garicoïts un *séducteur*. Séducteur de vocations sacerdotales et religieuses, saint Michel l'est sans aucun doute.

A ce titre, il était, comme saint Bernard, la terreur des parents. N'enlevait-il pas à son notaire de Pau, Bernard Peyrounat, deux de ses filles, trois à M. Camus, pharmacien à Nay, pour en faire des religieuses, trois de ses fils, à M. Dupont de Nay, pour les élever au sacerdoce, et à la famille Souverbielle, de Coaraze, l'héritier de la maison qu'il prend pour Bétharram, et cinq de ses sœurs pour les Filles de la Croix d'Igon !

Le jeune Georges Higuères est un exemple de plus. Il était élève du petit séminaire d'Oloron ; pendant la récréation survient un prêtre qu'il ne connaît point.

« Voilà M. Garicoïts, lui dit-on ; c'est un saint. »

Après la tonsure, avec un ami, il va en pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame de Bétharram. Saint Michel se trouve à son confessionnal ; ils s'y précipitent ; après la messe, la communion, c'est lui qui les accueille, les introduit au réfectoire, se fait un plaisir de leur servir à déjeuner ; tant de bienveillance les confond.

Quelque temps après, au grand séminaire de Bayonne, saint Michel célèbre la sainte messe ; les séminaristes se sentent vivement impressionnés par sa piété et son recueillement ; Georges Higuères, qui est sous-diacre, plus que les autres.

Il sollicite un entretien ; il lui est accordé ; après le dîner, il est en présence du fondateur de Bétharram et lui manifeste son désir d'entrer dans la Société du Sacré-Cœur : « *J'en parlerai à Monseigneur, répond saint Michel, et je vous écrirai prochainement.* »

Pendant les vacances, avec l'autorisation épiscopale, Georges Higuères entrait à Bétharram. Il faisait son noviciat, quand il tomba sérieusement malade. Son frère vint aussitôt de la maison natale, l'emmena avec lui aux Eaux-Bonnes, le fit examiner par deux sommités médicales, et obtint, par complaisance, un bon certificat d'inaptitude à la vie monastique. La famille consulta encore le curé de la paroisse, un prêtre de grande réputation, M. Bourdenne, qui déclara au jeune novice :

« Vous, vous n'êtes pas taillé pour Bétharramite ! »

Au fond, toutes ces sentences faisaient la joie des parents et ne déplaisaient point à leur fils. Il n'osa point cependant prendre une décision sans écrire à Bétharram et informer de tout saint Michel. Celui-ci lui répondit par cette lettre.

A sa lecture, Georges Higuères se ressaisit, et sans plus écouter les objurgations des siens, ni les conseils de M. Bourdenne, il rentra à Bétharram. Il s'attendait à quelques reproches ; mais saint Michel Garicoïts l'accueillit avec charité, avec tendresse. « On aurait dit le père de l'enfant prodigue », note-t-il. Saint Michel savait comment parler à cet homme impulsif : « Si je lui disais crûment son fait, je le ferais sauter par la fenêtre ! »

Le Père Higuères avait retrouvé sa voie ; il ne la quitterait jamais plus. A sa mort, le *Bulletin Religieux* du diocèse de Bayonne lui a consacré ces lignes :

« Le bon ouvrier de la vigne du Seigneur – l'apôtre du Béarn – est mort presque sans agonie, d'une mort tranquille et entouré des marques de la prédestination... »

Une flamme de zèle pour les âmes et d'amour de Dieu, pendant quarante ans, a parcouru le Béarn tout entier.

Une enfance et une jeunesse exemplaires. Le petit séminaire d'Oloron le vit pieux et modeste comme un ange, le cœur déjà embrasé de dévotion au très Saint-Sacrement et à la Très Sainte Vierge. Au grand séminaire de Bayonne, aux heures où il croyait la chapelle vide, il allait se prosterner devant l'autel de Marie, et là, se livrait aux transports d'une piété extraordinaire. Un de ses condisciples, M. Bordachar s'en aperçut et allait se cacher dans une chapelle obscure, pour entendre ses paroles brûlantes.

Passant un jour à Bétharram avec un de ses condisciples, il y rencontra le P. Garicoïts. Impressionné par tant de bonté et de sainteté, il ne tarda pas à entrer dans la Congrégation.

Après son noviciat et quelques études, il fut appliqué aux missions, sous la conduite du P. Guimon, que Dieu avait donné au P. Garicoïts afin qu'il fût l'homme de la parole et de l'action, pendant qu'il serait, lui, celui de l'édifice spirituel.

Quelle paroisse ne l'a vu, ne l'a entendu ? Qui a pu résister à sa charité ? Qu'ils sont rares les pécheurs dont il n'a pas obtenu la conversion par son éloquence et par ses prières !

Pendant quarante ans, il a été un apôtre, courant partout au premier signal, se dépensant sans compter, toujours prêchant, toujours priant, n'ayant qu'une seule passion : les âmes.

Il est tombé sur la brèche après le premier sermon pour l'adoration de Montaut. Les forces le trahissant, il sentit qu'il devait se retirer :

« Je remercie Dieu de ce qu'il m'avertit et me donne le temps de me préparer à mourir. »

Jusqu'au dernier soupir, comme pendant sa vie, il n'a pas cessé d'avoir le chapelet à la main, de demander pardon de ce qu'il appelait ses vivacités et ses sévérités pour les pécheurs.

A Mgr Jauffret, qui daigne le visiter : « Monseigneur, dit-il, embrassez ce mourant ! » (*Année* 1892, p. 434.)

¹⁶⁴ I^a Cor., XV, 50.

¹⁶⁵ La spiritualité de saint Michel Garicoïts, comme celle de l'Ecole Française, tend à réaliser l'union du chrétien avec le Christ ; elle s'attache surtout à l'intérieur de Jésus, à « *l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ* », qui doit animer et vivifier notre âme. « *C'est le désir ardent de Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous soyons animés des sentiments de son cœur.* » (*Doct. Spir.*, p. 51.) Aux sentiments correspondent les pensées : « Notre-Seigneur est venu nous apprendre à plaire à son Père, à accomplir ses volontés... » (*Ibid.*, p. 109). Les idées et les sentiments commandent les actes ; dès lors « *le cœur ne pourra, ne saura vivre, battre, aimer et agir qu'à l'unisson de celui de Notre-Seigneur.* » (Lettre 390.)

Aussi saint Michel revient sans cesse sur ce thème. Il forme ce souhait : « *Que l'esprit de Notre-Seigneur règne en nos cœurs à jamais !* » (Lettre 100.) Il formule cette prière : « *Mon Dieu, donnez-nous cet esprit de votre divin Fils, Notre-Seigneur.* » (L. 163.) Avec cet esprit, il sait que l'âme est unie à Dieu : « *Animée de ce divin esprit, vous voilà divinisée !* » (L. 88.) C'est son plus grand désir : « *Je forme tous les jours des vœux ardents... Mais le plus ardent de tous, c'est que vous ne viviez jamais vous, mais que ce soit Jésus qui vive en vous !* » (L. 43.) Ou mieux encore : « *Que l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit l'âme de nos âmes à jamais !* » (L. 69.)

La participation à cet esprit élève à la vie de Dieu : « *Animée de ce divin Esprit, vous voilà divinisée...* » (Lettre 88.)

¹⁶⁶ Sœur Saint-Tacien, née Justine Cazeaux, à Ossun (Htes-Pyr.), le 16 octobre 1820, entrée chez les Filles de la Croix vers l'année 1845, décédée à Igon le 11 août 1886.

Elle devait la vie religieuse à saint Michel. Elle voulait depuis longtemps être Fille de la Croix ; sa mère ne voulait jamais donner son consentement ; vers 1843, elles firent ensemble le pèlerinage de Notre-Dame de Bétharram ; elles trouvèrent M. Garicoïts à son confessionnal et s'adressèrent à lui ; la fille y entra la première et manifesta son désir de se consacrer à Dieu, sans lui cacher l'opposition maternelle ; la mère passe à son tour ; depuis lors elle ne mit plus obstacle à la vocation de sa fille. (*Summ.*, p. 389.)

¹⁶⁷ Mgr François Lacroix, né à Entraygues (Aveyron), le 16 novembre 1793, membre de la Compagnie de Saint-Sulpice, successivement professeur au grand séminaire de Toulouse et à Saint-Sulpice, supérieur du séminaire de Rodez, nommé évêque de Bayonne le 10 août 1837, préconisé le 14 avril 1838, sacré le 22 avril et installé le 16 mai de la même année. Après quarante ans d'épiscopat, il démissionne en 1878 et meurt à Bayonne le 11 octobre 1882. Son tombeau est érigé dans la chapelle de la cathédrale de Bayonne, qu'il avait construite aux dépens du côté septentrional du cloître.

D'abord prévenu contre l'œuvre de saint Michel Garicoïts, il essaya de l'éloigner de Bétharram en le nommant directeur du séminaire de Bayonne, et ensuite de le supplanter en créant à Oloron la Société des Hautes-Etudes, qui ne réussit pas. Après cet échec, son attitude fut plus favorable ; sans jamais adopter l'idéal religieux du fondateur, il favorisa le développement de sa communauté.

Il lui confia, outre les missions dans le diocèse, la paroisse de Lestelle en 1846, la chapelle Saint-Louis-de-Gonzague de Pau et le sanctuaire de Notre-Dame de Sarrance en 1851, l'œuvre de Sainte-Croix d'Oloron en 1855 et celle de N.-D. du Refuge en 1868 ; l'école primaire d'Orthez en 1849 et celle d'Asson en 1851, le collège Saint-François de Mauléon en 1849, Moncade d'Orthez en 1850 et le petit séminaire d'Oloron en 1855 ; enfin la mission d'Amérique en 1856.

¹⁶⁸ Lire plutôt *Palleres*. Ce chanoine a fait don au sanctuaire de Bétharram d'un autel en marbre dédié à N.-D. de Compassion.

¹⁶⁹ L'évêché de Barbastro, supprimé par le concordat de 1801, et uni à celui de Huesca, a été rétabli depuis.

Mgr Jayme Fort y Puig, qui occupa ce siège de 1832 à 1846, fut exilé en France ; il résida d'abord à Pau ; il désirait se retirer à Bétharram ; ce qui déplaisait à Mgr d'Arbou, comme l'atteste sa lettre à M. Darbélit, archiprêtre de Saint-Martin :

« Je vous prie d'offrir mon respect à Mgr l'Evêque de Barbastro, et en lui témoignant toute la part que je prends à sa position, ajoutez qu'il est le maître d'accorder à l'ecclésiastique qui est auprès de sa personne tous les pouvoirs qu'il jugera convenables.

Je le prie de conserver son costume violet dans tout mon diocèse.

La maison de Bétharram serait certainement à sa disposition, s'il désire s'y loger ; mais je dois vous faire observer que ce vénérable prélat sera certainement mal dans cette maison ; on y prépare les aliments d'une manière qui ne lui conviendrait probablement pas, et à l'âge où il est parvenu, il a besoin de ménagements, qu'il ne trouverait pas malgré toute la bonne volonté de nos Messieurs ; vous savez que c'est un lieu isolé, où il pourrait manquer des ressources nécessaires dans certains cas... »

¹⁷⁰ Le conseil était formé de saint Michel, supérieur, de M. Cassou, assistant, et de MM. Guimon et Chirou, conseillers ; déjà il avait décidé l'admission du chanoine, dans la séance du 9 mai 1846 : « *Son grand mérite, son dévouement à son évêque, son titre d'ancien religieux, sa piété tendre et franche réclament pour lui cette exception.* »

¹⁷¹ Quelques mots ont été enlevés ici par la déchirure du papier.

¹⁷² Le chanoine Palleres mourut bientôt, le 10 avril 1847, et fut inhumé à la chapelle de la Résurrection. Saint Michel l'annonça à Mgr de Barbastro qui répondit :

«... Les larmes aux yeux et la tristesse dans le cœur, j'ai lu la lettre par laquelle vous avez daigné me faire part de la mort de mon cher secrétaire et compagnon d'exil, don Ignacio Palleres, prêtre expulsé par notre gouvernement actuel de la Chartreuse de Las Fuentes, au diocèse de Saragosse. Je me déclare incapable de vous remercier, vous et les autres prêtres de cette sainte maison, des grands services que vous avez daigné rendre à mon inoubliable secrétaire, soit durant sa longue maladie, soit aux derniers moments de sa vie ; mais Dieu vous récompensera... »

Les archives de l'évêché de Barbastro ne possèdent plus aucune lettre de saint Michel ; elles auraient disparu pendant la guerre civile de 1936 à 1939.

¹⁷³ Mgr François Lacroix, voir Lettre 37.

¹⁷⁴ Jean Pujoulet, né à Lanusse (B.-Pyr.) le 16 avril 1800, ordonné le 22 décembre 1829, desservant de Lasclaveries le 15 février 1832, d'Asson le 14 juillet 1835, curé-doyen de Coarraze, le 4 avril 1842, entré dans la Société le 6 octobre 1863 ; il devient alors missionnaire, puis supérieur de la résidence de Pau ; décédé à Bétharram le 3 septembre 1884.

Pendant qu'il était au presbytère d'Asson, il aspirait vivement à se joindre à saint Michel Garicoïts et à ses compagnons. A l'une de ses demandes, Mgr d'Arbou répondit le 20 juin 1837 :

« Je n'ai pas oublié le désir que vous m'avez manifesté à diverses reprises... Mais comme il paraît que Dieu doit manifester cette vocation en donnant à ceux qu'il y appelle une facilité plus qu'ordinaire pour remplir avec succès le ministère des missions, je vous avoue en toute sincérité que je ne pense pas que la divine Providence vous appelle à cette œuvre... »

Pour mieux dissiper les idées qui le poursuivent, l'évêque lui fit changer d'air et de pays, l'envoyant au secours du doyen de Thèze, M. Fanget, avec cette recommandation :

« Nos Messieurs de Bétharram sont de saints prêtres et des hommes de bon conseil ; je ne doute pas que vous trouviez dans leur avis un nouveau motif pour vous rendre là où la gloire de Dieu vous appelle... » (*Arch. de l'Evêché de Bayonne.*)

Mgr d'Arbou quitta le diocèse sans lui accorder l'autorisation d'entrer dans la Société du Sacré-Cœur. Son successeur n'eut point à la refuser. Promu curé-doyen de Coarraze, M. Pujoulet était en excellentes relations avec saint Michel. Il avait en lui une confiance sans réserves :

« Tu ne peux, se disait-il, avoir l'infaillibilité que tu trouverais près de Dieu et des anges en personne ; mais sur terre, tu ne saurais avoir de guide plus sûr que M. Garicoïts. »

Aussi l'avait-il choisi pour son directeur et confesseur, convaincu qu'il possédait autant de droiture que de lumière pour lui signifier son devoir. Il en fit l'expérience. M. Pujoulet, un jour, lui exposait sa situation dramatique.

« Si je parle strictement, comme doit le faire un confesseur, je risque de recevoir un coup de pistolet.

- Laissez-vous tuer ! » répond le saint avec élan.

Dans son presbytère de Coarraze, le bon doyen avait pris racine. Oh ! certes, dans son âme continuaient à jaillir des aspirations vers la perfection qu'offre la vie religieuse ; mais son corps, habitué à trop de douceurs, renvoyait toujours la décision au lendemain. M. Pujoulet finit par en faire l'aveu à son directeur :

« Je veux et je ne veux pas rentrer à Bétharram. Puis je ne suis bon à rien, ni pour la prédication, ni pour autre chose. Et pourtant je désirerais entrer à Bétharram... »

Faisons une chose. Je me mettrai derrière la porte de Bétharram ; vous me tirerez par la main et je me laisserai faire.

- Non, répond catégoriquement saint Michel ; non, il ne faut à Bétharram que des volontaires. »

Et cela dura entre eux des années entières, plus de dix ans.

¹⁷⁵ Jean-Louis Larrouy, Lettre 157.

¹⁷⁶ Jean-Pierre Bellocq, né le 4 juin 1808, à Bénéjacq (Basses-Pyr.), élève de saint Michel au grand séminaire de Bétharram, ordonné le 24 mai 1834, vicaire de Labastide-Villefranche, puis en janvier 1835 de Lestelle, entré dans la Société en 1840, chapelain de N.-D. de Bétharram et aumônier de l'École, préfet spirituel du petit séminaire Sainte-Marie d'Oloron (1863-1864), chapelain de N.-D. de Sarrance de 1882 à 1886, décédé à Bétharram le 8 mars 1892.

C'était un excellent liturgiste. Saint Michel l'avait désigné pour veiller à ce que les membres de la Société observent rigoureusement les rubriques dans les cérémonies du culte. Les diverses infractions qu'il remarquait étaient notées sur un petit carnet de poche, avec lequel il rendait compte au fondateur. Il fut le premier aumônier de l'École Notre-Dame ; à ce titre, il confessait la plupart des élèves, et chaque matin, à cinq heures et demie, il célébrait la messe de communauté.

Le confesseur avait la confiance de quelques prêtres. Il leur faisait une excellente morale et leur imposait comme pénitence ordinaire la lecture de 20 pages de Bourdaloue.

A sa mort, le *Bulletin Religieux* de Bayonne lui décerne un dernier éloge :

« A Bétharram, au petit séminaire d'Oloron, à Sarrance, ce vénérable Père était, non seulement le réglementaire en titre, mais encore la règle vivante. Toujours priant ou étudiant, la plume à la main, ou conversant des choses de Dieu, dur à son corps, voulant toujours être charitable... C'est par la pratique de vertus héroïques que ce bon Père aura conquis leur récompense. »

¹⁷⁷ Alexis Goailhard, *Let.* 278.

¹⁷⁸ Jean Casau, *Let.* 305.

¹⁷⁹ Palengat : nom d'une ancienne famille de Coarraze. L'un des membres était maire de la commune, et un ami de saint Michel. Au presbytère, où celui-ci s'était arrêté au retour de sa dernière visite à Mgr Lacroix, à Mirepeix, pour y saluer le curé-doyen, M. Marchan, ils se rencontrèrent au soir du 13 mai. Ils se séparèrent sur ce souhait : « *Ad mulots annos !...* »

¹⁸⁰ Sœur Saint-Jérôme, qui vient d'être appelée à la maison-mère des Filles de la Croix, à La Puye. (*Voir* Lettre 59.)

¹⁸¹ Une des devises de saint Michel Garicoïts, empruntée au 2^e livre des *Macchabées*, (I, 3), qu'il traduit souvent par : « *d'un cœur grand et d'une âme qui veut* », mais aussi par : « *d'un cœur d'apôtre* », (Lettre 22), et peut-être « *d'un cœur guerrier*. » (Lettre 62.)

¹⁸² Une des formules que répète saint Michel Garicoïts : *sans retard, sans réserve et sans retour* ; elle apparaît ici avec les limitations que dicte à cet esprit passionné d'héroïsme et de sainteté, la prudence, cette prudence qui fait l'homme « *du juste milieu* ».

Il la précisera encore : *sans retard, mais cependant en observant les délais providentiels ; sans réserves pour soi, mais avec les réserves que Dieu veut...*, *sans excuse, sans retard, sans réserve d'action, de volonté, de jugement.* (*Doct. Spir.*, p. 283, 209.)

¹⁸³ Sœur Madeleine, née Madeleine Moreau, *Lettre* 105.

¹⁸⁴ Vincent Terrasson, né le 25 mai 1813, à Saint-Genest (Vienne), ordonné le 27 mai 1836, entre d'abord chez les Oblats de Saint-Hilaire, de 1840 à 1850 aumônier des Filles de la Croix de La Puye, entré chez les Pères Lazaristes de Paris le 12 septembre 1858, directeur du grand séminaire de Châlons-sur-Marne en 1862, supérieur de Tours en 1865, de N.-Dame de Lorette (Gironde) en 1871, du Berceau de Saint-Vincent-de-Paul (Landes) en 1872, du grand séminaire d'Amiens en 1874, rappelé à Paris où il est assistant général en 1875 et secrétaire général en 1883 ; décédé à Paris le 6 avril 1896.

C'est au cours des retraites qu'il est venu donner à Igon que M. Terrasson a connu saint Michel Garicoïts ; il sera un des témoins au procès de béatification.

¹⁸⁵ Saint Basile de Césarée (329-379), outre des *Panegyriques*, des *Homélies*, des *Traité*s et des *Lettres*, qui lui ont mérité le titre de Père de l'Eglise, a écrit pour ses moines deux Règles, qui lui valurent d'être l'un des fondateurs du monachisme. Il y adapte les usages des ermites et des laudes du désert de la Thébaïde aux exigences de la vie religieuse sous un climat plus froid. Presque tous les fondateurs d'ordre s'en sont inspirés.

¹⁸⁶ Aimé-Joseph Mériogot, né à Chatellerault le 11 octobre 1801, desservant d'une importante paroisse, il refuse en 1835 l'archiprêtré de Civray, devient vers 1838 aumônier des Filles de la Croix, décédé le 11 octobre 1862, à Ustaritz.

Du presbytère, qui lui fut assigné après son ordination, il assista à l'essor des Filles de la Croix, et sa direction mérita la confiance de leurs saints fondateurs ; c'est pour partager leur vie et leurs travaux qu'il s'opposa à une promotion flatteuse ; avant de mourir, sainte Elisabeth Bichier des Ages obtint de Mgr de Bouillé, évêque de Poitiers, de l'attacher au service des religieuses de La Puye.

Comme aumônier des Filles de la Croix, il vint souvent à Igon et à Ustaritz. A cette occasion, il rencontra saint Michel Garicoïts. Déjà son humilité, son affabilité attiraient la sympathie ; son dévouement et sa générosité forçaient l'estime. Sa vertu et ses talents en firent bientôt l'ami su saint ; ils aimaient voyager ensemble pour la visite des diverses résidences ; quand il décida de construire le collège de Bétharram, c'est à M. Mériogot que le fondateur demanda de dresser les plans et de diriger les travaux.

¹⁸⁷ Après la prière et la communion, c'est par un procédé de dérivation que saint Michel cherche à débarrasser les âmes de leurs tentations :

« *Que d'âmes pieuses les attisent et les rendent très périlleuses par une résistance trop directe et par la violence de leurs efforts ! Un moyen sûr et facile (de les écarter) serait l'application constante à bien s'acquitter des actions ordinaires...* » (*Doct. Spir.*, p. 98.)

¹⁸⁸ La *prière* et l'*action* sont les deux ressorts du dynamisme spirituel de la pensée de saint Michel Garicoïts, Voir *Lettres* 242, 253, etc., et dans *Doct. Spir.* : « *Prions et agissons* », p. 180.